

Daniel Gagné

Matchitéwéia

La langue de terre des Abitibis, au lac Abitibi

Catalogage ISBN : 978-2-9817460-7-8

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec - 2019

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada - 2019

Copyright © : Tous droits réservés par l'auteur

Du même auteur :

Kipawa, deux sangs, Soleil de Minuit., 2005

Chroniques hispano-américaines, Kindle publishing, 2018

Suite algonquine, Kindle publishing, 2018

Le pays des bonsaïs, Kindle publishing, 2019

Photo page couverture : *Mapachee fonce vers son destin à Matchitéwéïa*. Photo Ronald Goudreault

Table des matières

Chawabinonè	5
Anichinabémo	7
La statue	39
ishomme	59
Le chemin de la mémoire	101
Matchitéwéia	121
Une place sur terre	129
Le retour des morts	147
La dernière des trois pierres	151

Chawabinonè

Un peu essoufflé après cet effort physique inhabituel, Mapachee se laissa choir sur le dos bossu du gros bloc erratique auquel il venait de grimper. Il pouvait entendre les battements du sang à sa tempe dont le bruit se mêlait à ceux des vagues assaillant le rivage de la presqu'île où il vivait depuis déjà quelques mois. Devant lui le lac Abitibi, vaste comme la mer, apportait aujourd'hui un vent d'ouest ayant parcouru auparavant toute l'étendue des Plaines puis celle des forêts de l'Ontario et qui, parvenu à son oreille, venait lui chuchoter toutes les histoires étranges glanées au cours de son long voyage.

C'était là son poste de guet, sur ce rocher échoué seul au milieu d'un petit boisé et qui poussait là comme une verrue à la face de la terre. Chaque fois qu'il s'y rendait il finissait par déchiffrer une ou deux de ces histoires magnifiques que Chawabinonè charriait dans son sillage. Mais aujourd'hui le vent du soleil couchant moissonnait en soufflant sur lui. Il lui tournait autour comme un chien qui soupire après son os. Il voulait en fait que Mapachee lui raconte sa propre histoire et pouvoir ensuite la répandre sur le monde qui bien sûr n'en avait cure.

Mapachee entendit tout à coup près de lui le petit bruit familier, celui qui annonçait une autre de ses "absences". Le vent savait comment faire parler ceux qui ont des

choses à raconter. La première fois, il s'en souvenait bien, son corps lui avait échappé complètement sans qu'il y comprenne grand chose. Cela avait commencé par un petit bruit, semblable à ce hochet que, dirait-on, Chawabinonè¹ maintenant agitait à ses oreilles ...

¹ Vent de l'ouest, en algonquin de l'Abitibi

Anichinabémo²

Toc! Toc! Klick! Un petit martèlement sec. Un bruit de métal frappant la pierre. Bruit inusité dans cette forêt autrement silencieuse sauf pour annoncer le pas des bêtes, l'humeur des oiseaux et le frôlement du vent. *Toc! Toc!* . Voilà que ça reprend. Deux ou trois petits coups, puis ça s'arrête. Cela ne rappelle ni arbre, ni bête qui bouge. Un autre homme, c'est sûr, rôde aux alentours et s'amuse à bricoler quelque chose. Il ne semble pas avoir perçu la présence de Mapachee sinon il se serait arrêté, épierait la venue de l'Indien.

Ce dernier s'adosse à un arbre et tend l'oreille pour mieux localiser cette percussion à la fois régulière et douce pour marquer le travail du métal sur la pierre. On dirait un geste retenu où la force doit le céder à la précision ou alors le geste las d'un bras épuisé s'astreignant mollement à la tâche. Mapachee croit maintenant deviner d'où ça vient. C'est tout près, à un jet de pierre et pourtant il ne distingue rien au travers du rideau d'aulnes dénudés tout autour. Aucune trace de pas non plus sur la neige récente de ce début d'hiver. Comment celui-là peut-il si bien se cacher alors qu'il n'y a aucune feuille dans les arbres pour le dérober au regard? Peut-être se poste-t-il plutôt derrière cette grosse épinette blanche un peu plus loin?

² La langue algonquine (littéralement : il parle algonquin)

Mapachee s'étire le cou comme pour en faire le tour du regard. *Klick! Klick!* Nettement un bruit feutré de métal entrechoqué. Ça semble si près maintenant qu'il aurait dû au moins saisir l'éclair du mouvement d'un bras. Serait-ce plutôt une bête, minuscule, cachée dans le trou d'un arbre et s'amusant avec une quelconque babiole de tôle dérobée au camp de chasse d'où il revenait, à 500 pas d'ici, avant que ce bruit insolite n'arrête sa course.

Rien ne le presse. Même si le jour tombe vite en cette fin d'après-midi de décembre, il décide d'attendre, toujours appuyé à son arbre, que l'autre se manifeste d'une façon ou d'une autre par étourderie ou impatience.

Toc! Klick! Toc! Cela revient battre le tambour de son tympan à intervalles réguliers sans jamais se trahir autrement. Il s'étire sur la pointe de tous ses sens pour attraper une couleur, un éclat de lumière, un murmure, une odeur, un frisson sur la peau. Rien. Bredouille. Longues minutes aspirées dans l'entonnoir du temps. Que ce bruit dont il décortique toutes les nuances pour mieux remonter à sa source. Le froid pénètre de plus en plus profond dans son corps, use rapidement sa patience et le pousse à sortir de son immobilité.

Il avance prudemment vers un buisson d'où, s'est-il convaincu, provenaient les derniers cliquements. Deux pas. Une pause pour s'assurer que cela ne s'est pas enfui.

Klick! Klick! Non, toujours là. Trois pas encore. Une autre pause. *Klick! Toc!* Il s'approche. Dangereusement près. Le bruit assez curieusement semble toujours s'éloigner, tout en conservant la même distance avec lui. Ou comme si ..., comme s'il avait fait sa demeure dans sa propre tête, perché quelque part dans son oreille, chantant son murmure de temps à autre. Une lourde inquiétude s'écrase soudain, là, entre le buisson et lui.

Et si ce n'était pas non plus une bête? D'un battement de paupières il chasse ces doutes de sa pensée. Non! C'est impossible! Que les racontars des vieux sur les esprits ... Ça l'impressionnait, enfant, mais aujourd'hui il n'est plus un bébé pour se laisser impressionner par ces sornettes. Il ira jusqu'au bout, aura du courage.

Mais s'ils avaient vu juste les vieux? Si vraiment un esprit voulait le ravir à ses proches pour l'entraîner comme esclave dans son monde tourmenté? Si un pas de plus vers cela signifiait la chute dans un abîme? Il pourrait encore reculer et tirer sa révérence. Personne ne saurait cette fuite-là. Lui-même, la relèguerait dans l'oubli sitôt ses amis rejoints à Pikogan. Il aurait d'autres occasions de montrer son courage. Et puis à quoi peut bien servir le courage dans ce monde d'aujourd'hui, où chacun vit dans une télévision, sinon à vous attirer des ennuis?

La nuit commençait à recouvrir d'incertitudes tous les rouages pourtant si simples de son raisonnement. Le poids du vide l'oppressait au point de le forcer à rattraper d'urgence son cerveau en congé, si léger, flottant bien haut au-dessus de sa tête. Maintenant il ne s'effrayait plus de cet homme-animal-esprit caché dans ce bruit qui l'effrayait, mais plutôt du silence entre les tremblements de l'air. Il lui semblait que les intervalles entre les sons s'allongeaient sans cesse et chaque fois que - *Klick!* ou *Toc!* - cela revenait, il en ressentait une chaleur rassurante au coeur.

De plus en plus clairement, la menace ne lui paraissait venir non pas tant de cela qui faisait bruire l'espace mais de cette autre chose tout autour, cette somme de silence, de vide et de retrait hors du temps s'emparant de la forêt chaque fois que la lumière s'en retirait à la tombée du jour. Du moins n'était-il pas seul au milieu de ce nulle part qui le rendait mystère à lui-même. Car « Cela », cette présence invisible, toute enfermée dans un bruit devenu maintenant si précieux, pourrait l'accueillir et lui redonner une assiette sous ses pieds, une lueur où accrocher sa parole.

Mais pourquoi "Cela" se dérobait-il à sa vue? Y avait-il un voile devant ses yeux qui l'empêchait de voir cette forme confondue avec le paysage? *Toc! Toc! Klick! Klick!* C'était si près maintenant; il n'aurait qu'à tendre le bras pour y toucher. Y toucher et peut-être mourir. Mais la nuit,

maintenant tout à fait installée dans sa demeure, bloquait toutes les issues autour de lui. Avec un peu de chance il pourra peut-être retrouver le camp de chasse. Mais cette présence l'y suivra-t-elle? Il ne voudrait pas se retrouver seul; il n'y aura qu'à l'inviter.

Pijann, timidement d'abord. *Pijann tédougo!*³ plus impérieux pour en finir avec le doute et sortir « cela » du monde des rêves. Et « cela » suivit. De loin d'abord, traînant le bruit de son hochet derrière lui. *Klick! Klick!* Puis tout près derrière ses talons agitant un joyeux tintement à ses oreilles. A chaque pas il se familiarisait un peu plus avec ce fantôme. Il croyait entendre des soupirs de soulagement au milieu des grelots métalliques mais parfois cela semblait provenir d'un endroit retiré et lointain au dedans de lui-même, tellement le bruit s'attachait à ses pas comme un chien fidèle.

Arrivé à la cabane, il s'arrêta pour vérifier si l'autre l'y suivrait. Il pressentait son hésitation à franchir une sorte de frontière entre deux mondes. Il se retourna pour l'encourager de la voix. "N'aies pas peur! Il y a un poêle là-dedans et nous y ferons du feu". A coups de paroles quotidiennes, il essayait d'appivoiser dans sa tête la forme sous laquelle cet être qui habitait tout entier dans un son choisirait de lui apparaître.

³On te dit de venir tout de suite!

On était maintenant de plain-pied dans cette autre moitié du jour où l'imagination s'installe dans le trou des yeux et nous rend du même mouvement ridicules et beaux. Mapachee prolongeait sur le seuil du camp son monologue, se faisant plus insistant : " Viens en dedans. Je vais allumer le feu. Il y fera chaud dans une demi-heure. Tu ne peux pas passer la nuit dehors par un temps pareil. Il y a de la soupe aussi et ... ". Il s'interrompit brusquement, croyant avoir entrevu un bref éclair métallique entre les arbres. *Klick! Klick!* Le bruit rassurant semblait pourtant bien plus près, presque dans sa tête. Oui il avait bien vu. Quelque chose bougeait derrière le tronc d'un bouleau. *Klick! Klick!* Encore une petite étincelle de côté, oh! si timide qu'il lui fallait presque convaincre son oeil d'avoir bel et bien vu le chuchotement dans son oreille.

"Approche-toi, n'aies pas peur. Montre-moi ce que tu tiens là dans ta main."

Et l'autre vint plus près. Il n'avait pas encore de visage ni de corps. Tout juste des mains dont l'une tenait en l'air un curieux assemblage de fils de fer et l'autre frappait le tout avec un minuscule bâton métallique. *Klick! Toc!*

Il se concentra d'abord sur l'éclat de l'acier. Du brouillard entourant ses pensées émergea peu à peu un objet assez petit, étrange. On aurait dit un jouet de fortune,

assemblage de bouts de broche façonnés en spirales; des anneaux articulés autour d'une charpente grossière rappelant vaguement le squelette d'un homme.

Le jeune Algonquin était fasciné par ce petit pantin qui s'agitait en cliquetis au bout de deux bras suspendus dans le vide. Il demeura assez longtemps à le contempler debout sur le seuil, ne s'étant pas méfié de l'attaque sournoise du froid au milieu du spectacle. Se glissant imperceptiblement dans ses bottes, Décembre avait rampé jusqu'aux mitaines et au casque puis avait ouvert sa gueule molle pour refermer ses crocs dans les chairs anesthésiées. Il ne lâcherait plus maintenant que son venin distillait sa glace dans les veines du jeune homme.

Ce n'était pas vraiment une douleur au début. Tout juste un pincement et surtout la montée d'un sentiment, celui de sa solitude. L'enroulement impitoyable de la mort autour de soi lorsque le corps s'engourdit et que les choses tout autour, toutes les choses, ne te regardent même pas mourir. Solitude. A coup d'indifférence une vie se fane, inutile et douce ... Noirceur.

Il était grand temps d'allumer le feu, car la chaleur mettrait bien au moins une heure avant de rendre le camp un tant soit peu confortable. Et dans moins de temps encore, il serait gelé s'il n'arrivait pas à se réchauffer tout de suite. Il se releva comme on sort d'un long sommeil, ne sachant

trop comment il s'était retrouvé étendu par terre ni pourquoi un peu de bave gelée lui pendait aux lèvres. Il se déplaça péniblement, conscient qu'il avait perdu le souvenir du passé récent. Il avait dû tomber en bas de sa chaise en dormant... Oublieux du bonhomme de broche et de ses manigances dans les bouleaux, il s'occupa à sauver sa peau d'abord. Fouillant dans la corde de bois enneigée au dehors, il y trouva un peu de bois sec, une hache pour tailler de fines languettes faciles à s'embraser et de l'écorce de bouleau pour soutenir les premières flammes.

Il empila tout cela méthodiquement, comme son père le lui avait enseigné, dans le beau poêle à combustion lente que les riches propriétaires du camp avaient bien daigné laisser sur place et chercha une allumette. Ses doigts se brûlèrent un peu au contact du métal au fond de sa poche. Que de la menue monnaie, des sous inutiles et vains. Il avait oublié son briquet. Toujours amener un briquet avec soi dans le bois. Le père, cet imbécile, n'avait eu le temps que de lui enseigner quelques leçons de ce genre avant de partir.

Il pivota sur lui-même espérant mettre la main sur le bocal où ces idiots de propriétaires du camp avaient caché leurs allumettes. Rien. Non! *Klick!* Là-bas un petit éclair blanc furtif. Les tiges de métal qu'on fait glisser l'une sur l'autre dans un coin près de l'évier vis-à-vis la poignée d'un tiroir.

Il s'y dirige, ouvre le tiroir et ... elles sont bien là dans une vieille boîte de tabac *Matinée*, de bonnes vieilles allumettes de bois!

Ses doigts trop gourds doivent s'y prendre à plusieurs reprises avant de réussir à en saisir une parmi le lot, puis à la craquer contre la tôle rugueuse de la porte du poêle. Il approche la petite flamme d'une écorce de bouleau qui crachote de mauvaise grâce mais en vient quand même à rougir les fines brindilles disposées en son centre.

Hypnotisé par les premières lueurs du feu, il laisse filer un songe vif entre ses oreilles. *Klick! Klick! Toc!* Il était bien jeune. Deux, trois ans peut-être. *Boudowé!* Il allumait son premier feu dans la cour arrière de leur maison sur la réserve. Bien des fois il avait observé son père auparavant et maintenant le jeune Mapachee voulait s'essayer à son tour. Il avait volé les allumettes de sa mère, traînant sur la table près du paquet de tabac jaune; avait ramassé ce qu'il faut de petit bois, de moyen et de gros bois, un peu d'écorce et quelques brindilles bien sèches d'épinette. Ayant disposé le tout en forme de "teepee" il s'apprêtait à approcher la flamme de la base. Son père se tenait derrière lui en silence.

Son père. Jusqu'à ce jour il avait ignoré que son père se fusse trouvé là derrière lui pendant cet incident. Car à l'époque l'Esturgeon silencieux s'était tenu caché derrière

lui sans trahir sa présence. Ni pour le féliciter d'avoir réussi son premier feu, ni pour le corriger de sa témérité. Le petit garçon, trop absorbé dans ses merveilles, ne s'était jamais retourné derrière. Mais voilà que ce rêve qui passait maintenant d'une oreille à l'autre, *Klick! Klick!* - rapide et saccadé comme le vol du pic-bois - lui faisait revivre cet événement bien autrement que dans son souvenir. On dirait qu'il avait pénétré dans le souvenir d'un autre.

La flamme pétillait et exhalait une épaisse fumée noire, étouffante. Il était temps de refermer la porte du poêle et d'ouvrir la grille d'entrée pour aider au tirage de la cheminée. Le poêle commença rapidement à se secouer sur place et à gronder pendant que la flamme trop gourmande, insatisfaite de l'espace restreint du foyer, voulait, aurait-on dit, s'élancer jusqu'au ciel par le tuyau de tôle vertical qui sert de cheminée à ces petites fournaises de camp de chasse.

Jadis, son père en avait un camp de chasse et ... *Klick!* - tiens! il est revenu ce bruit - il aimait s'y rendre avec lui au printemps. Sa fournaise n'était pas comme ce robuste combustion lente tout en murmure. C'était un poêle de tôle, mince et léger, qu'au moment du départ on pouvait démonter facilement pour le cacher dans un arbre ou un fourré près du camp. Il avait aussi l'avantage de jeter

rapidement sa chaleur autour de lui. Mais son trait le plus singulier, c'était de se mettre à "japper" dès que le feu s'était saoulé d'oxygène. Du moins c'est ainsi que son imagination d'enfant voyait les choses. C'était comme si le pauvre poêle, incapable de contrôler le brasier déchaîné dans son ventre, entraînait dans une sorte de transe, toutes tôles vibrantes. L'enfant criait alors à son père: "Papa, le poêle jappe!" Et papa aussitôt d'asséner un petit coup sec de son bâton sur l'ouverture à glissière de la grille, lui clouant le bec avec autorité. Maintenant qu'il y repense, ce jappement lui rappelle étrangement le vrombissement en crescendo de ces oiseaux de haut vol que les Blancs appellent "bécassines" lorsqu'ils plongent en piqué vers le sol, leurs ailes résonnantes de vitesse, dans le calme de certains soirs de printemps.

Il a connu toutes sortes de fournaies à bois par la suite au cours de sa vie, mais aucune d'elles ne chantaient comme la bécassine de son père, emportée dans son désir immodéré de chauffer rapidement la pièce.

Klick! Toc! - ce bonhomme de broche qui s'agite derrière lui. *Cric Paf! Pif!* - le feu qui pétillie devant lui. *Vou, vou, vou voumme!* - la bécassine qui plonge dans ses souvenirs ramenés de l'oubli. Tous ces bruits répandent un peu de vie dans le silence de son crâne. Ils le frôlent, se frottent à

son oreille comme des chattes en chaleur et roulent des formes floues sous ses yeux.

Déjà, plus jeune, il avait entendu sa grand-mère, morte depuis belle lurette, se bercer au grenier de leur maison à Pikogan. Elle se berçait du même mouvement vif et régulier dont elle s'animait dans le salon, de son vivant. Ce mouvement-là entraînait. Il l'entraînait elle au-delà de ce monde, hors du temps visible dans lequel s'agitait la marmaille tout autour. *Kwik! Kwik!* grinçait la vieille berceuse. Enveloppée quelques minutes dans ce va-et-vient régulier, sans surprise, *Kwik! Kwik!* la grand-mère disparaissait. Oui il le réalisait maintenant. On croyait à l'époque simplement l'ignorer mais en vérité elle disparaissait vraiment. Eux, les jeunes enfant, jouaient tout autour et il n'y avait sur la chaise berçante que ce bruit, *Kwik! Kwik!* flottant dans l'air en ayant l'air d'une grand-mère!

Pas surprenant qu'après sa mort elle ait choisi de revenir en douceur, en se berçant dans son oreille. C'était comme si elle n'était jamais partie et qu'il avait juste oublié d'écouter la monotonie de son existence pendant toutes ces années.

Mais aujourd'hui c'en est une autre qui vient le visiter - *Klick! Klick! Toc!* - il s'en rend compte finalement. "Regarde mon petit bonhomme, je le fais danser pour toi."

Derrière le son fatigué des menus anneaux de métal qui sautent l'un dans l'autre, des mains parlent en silence. Le poêle commence à distiller l'espoir goutte à goutte en atteignant sa chaleur de croisière.

Les mains semblent occupées à un drôle de jeu. L'une tient une manière d'aiguille faite d'une longue tige repliée en deux et dont on aurait recourbé les deux extrémités. L'autre pince un fil auquel est suspendu le petit bonhomme de broche, dansant dans le vide sous les multiples tentatives de l'aiguille à lui passer à travers un pied ou un bras. *Klick! Klick! Toc!*

Mapachee approche une chaise du poêle et s'installe pour examiner ce manège d'un peu plus près. Il porte la main sur l'acier brûlant de la fournaise. Il sent douloureusement la morsure du feu dans sa chair et se convainc alors qu'il ne rêve pas.

L'aiguille passe un premier anneau, le pied droit du bonhomme; puis un second anneau, le pied gauche. D'un mouvement rapide comme l'éclair, elle s'enroule ensuite autour de la jambe gauche tout en traînant à sa base les deux pieds - les deux anneaux - qu'elle réussit à décrocher en passant. Parvenue au boulon qui sert de genou au bonhomme, l'aiguille se débarrasse des pieds en pirouettant sur elle-même laissant ainsi glisser par terre les anneaux. Elle traverse le genou droit et tricote si bien

autour de la hanche qu'elle la désarticule complètement. L'autre jambe, déjà amputée de son pied, se balance en déséquilibre autour du tronc. Mais le bonhomme, lamentable unijambiste, résiste aux assauts répétés de l'aiguille sur le genou de sa jambe encore valide.

L'aiguille encore embarrassée de la jambe droite toujours accrochée à elle, n'arrive pas à traverser la rotule d'acier du genou. Retour en arrière. Retraite stratégique pour se donner le temps d'évaluer une manoeuvre plus efficace. L'aiguille pointe maintenant vers le ciel cherchant la faille par où s'attaquer à ce genou. Hésitation du loup qui tourne autour de l'original blessé mais encore capable de vigoureux coups de sabot. Finalement elle revient à la hanche désarticulée, la remet en place sur le bassin et retourne furieusement s'attaquer au genou, défoulant sur lui sa frustration de ne pouvoir à la fois se débarrasser de la jambe droite et du genou gauche.

Mapachee sent de bizarres picotements dans son genou pendant qu'il observe l'aiguille fouiller dans celui du bonhomme de broche. Il se sera trop approché du poêle rouge comme un enfer à ses côtés. Il s'avise de s'en éloigner un peu tout en ne quittant pas des yeux les contorsions du bonhomme. Mais les pieds lui manquent et il n'arrive pas à soulever sa chaise de terre. Il se

penche pour examiner ses bottes de peau d'original; il n'y a plus ni bottes, ni peau, ni original: il n'a plus de pieds!

L'aiguille continue de s'acharner sans répit dans ce vieux boulon rouillé qui fait office de genou chez le bonhomme. Mapachee recouvre son genou gauche de ses deux mains comme pour le protéger de toute intrusion. L'aiguille, dans une feinte habile, s'échappe alors par derrière et remonte à la hanche droite qu'elle traverse de part en part jusqu'à la gauche. La douleur cette fois lui arrache un cri.

Il comprend en voyant le drame se produire devant lui qu'on lui décroche sa propre hanche gauche puis qu'on revient vers sa droite pour la lui décrocher à son tour. Puis d'un mouvement lent, minutieux, l'aiguille s'enfonce au creux du bassin, fait pivoter les deux hanches ballantes sur elles-mêmes et d'un petit geste sec, les fait glisser hors de son corps: *Klick!* Ca y est cette fois, il n'a plus ni genoux, ni jambes !

Sans oser regarder, il tâte nerveusement des mains cet endroit sous la chaise où se tenaient ses genoux il y a quelques instants et ne happe que le vide, comme le loup lorsque ses mâchoires claquent ensemble après que l'original ait esquivé la charge de ses crocs entrouverts pour la morsure.

Le petit bonhomme de broche ne danse plus au bout de son fil. Cloué sur place, il n'a plus d'yeux que pour l'aiguille triomphante qui médite calmement avant l'assaut final. Il voudrait maintenant fuir loin de cette aiguille maudite qui s'insinue dans sa vie pour détricoter tout son passé et livrer son esprit à la gueule béante des souvenirs féroces qu'il avait pourtant réussi à distancer à coups d'alcool et de drogues.

Il observe fixement ces mains impitoyables qui dirigent l'aiguille et petit à petit croit reconnaître les siennes, ses propres mains à l'époque de ses treize ans ...

"Mes empreintes digitales!" pensa-t-il en contemplant la palme ouverte de ses mains. Il marchait dans la neige par cette froide nuit de décembre et retournait dans la maison paternelle chercher la "*canisse de gaz*".

Son père et sa mère sont toujours là, couchés l'un sur l'autre, immobiles, livides, pleins d'ecchymoses, de griffures et de vomissures. Ivres-morts. La langue pendante sur le côté, violette, comme celle de ces têtes d'originaux que les Blancs arborent sur leurs autos après la chasse d'automne. Les vapeurs d'essence emplissent maintenant toute la pièce chassant l'odeur de la bière et de l'urine.

Il s'empare d'une guenille traînant par terre et se met à frotter énergiquement le vieux "*cinq-gallons*"⁴ de son père. Effacer toutes les traces de ses doigts. Il ne sait pas trop comment faire. Il a vu les Blancs se démenier ainsi après leurs crimes à la télévision. Il regarde à nouveau ses parents affalés sur le tapis, inconscients d'arriver à l'antichambre de leur mort.

Cette pensée l'illumine soudain comme lorsqu'il arrivait à débrouiller le mystère d'une piste animale dans le bois. "C'est pourtant vrai. Ils sont déjà morts dans leur tête. A quoi bon les tuer? C'est moi seul que je tuerais en leur donnant la mort." Mapachee n'avait que treize ans, un bidon d'essence flottant au bout de ses bras et un coeur plus lourd qu'une montagne lui courbant le dos. Comment avait-il pu en venir là?

Ce soir ses parents étaient rentrés tard. Et saouls, comme d'habitude lorsqu'ils rentraient tard. *Kitchi minekwé*⁵. Et comme d'habitude dans ces circonstances, ils se haïssaient, s'injuriaient, s'assommaient à coups de chaises, de bouteilles et de hache lorsqu'ils en trouvaient. Car l'enfant avait appris à cacher les haches, les couteaux et les fusils quand il rencontrait leurs yeux lourds, fixes, vidangeant l'alcool. Il avait appris aussi à se tenir hors de

⁴ Réservoir d'essence de cinq gallons impériaux (22,5 L).

⁵ Il a beaucoup bu, il s'est saoulé.

portée et à faire le mort lorsque sa mère l'appelait de sa voix affectueuse. "*Pijann! Pijann n'gossi!*" "Regarde comme ton père est stupide. "*O kioukwé*⁶ " Ton père. Une chance que tu n'es pas comme lui. Il ne sait que boire et pleurer. Un grand chasseur ... de bouteilles! Approche *n'gossi*, mon fils, mon trésor..."

Enfant, il s'était laissé berner par ce ton mielleux. Il l'avait bien regretté. Car après l'avoir cajolé un peu, elle finissait toujours par le rouer de coups en reconnaissant subitement en lui le "fils de son père", un "bon à rien prétentieux comme son père" qui avait fait "le malheur de sa vie".

Ainsi à chaque année il accumulait un peu plus de honte et de rancœur. Pourquoi était-il né Indien? De pareils parents? Quand il était plus jeune son père ne buvait pas ainsi et il l'emmenait souvent avec lui dans le bois, lui montrait comment tendre un collet à lièvre, comment le repérer plus tard, comment jouer de ruse avec *Wapichtann*⁷ qui fait toujours sauter les pièges, comment l'orignal et le loup jouent à cache-cache pendant tout un hiver... A cette époque il était fier d'être Indien, heureux d'être Indien, le fils de son père, le Grand esturgeon.

⁶ Il est fou, ton père

⁷ La martre

Que s'était-il passé? Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre même si aucun des deux n'ait rien moins souhaité que d'en arriver là. Les traces de leurs pas s'étaient séparés et chacun avait suivi son chemin. Son père avait découvert la bouteille et lui la télévision. Mais tous les deux n'avaient trouvé là-dedans que le désespoir d'être Indien, un moins-que-Blanc. Mis au rancart sur une voie d'évitement ils ne pouvaient qu'observer en silence, dans le ciel de leur nuit, les étoiles filantes de l'ère moderne creusant des trous noirs dans leurs yeux perçants.

Et de voir son père ainsi se noyer dans la boisson lui brûlait toutes ses images d'enfance, tout refuge de paix dans son coeur. Désespéré il aurait voulu mettre le feu à tout ce qu'il touchait et en premier lieu à ses parents.

Il retourna dehors en courant, tenant toujours son bidon vide à la main, se frayant un chemin dans la neige à mi-jambe jusqu'au petit hangar que son père et lui avaient construit il y a quelques années pour mettre à l'abri le petit moteur hors-bord, celui qui sur l'*Anékona sipi*⁸ les avait tant de fois amené à la pêche dans le canot du grand-père, juste en bas des rapides, là où abondait le poisson blanc.

Soudain en se retournant une dernière fois vers la maison, son regard accrocha par hasard celui de quelqu'un d'autre,

⁸ La rivière Harricana (littéralement : « La rivière-aux-biscuits »)

fixé sur lui. C'était moins qu'une ombre - avec deux yeux encore plus noirs que l'ombre - à la fenêtre de la maison voisine, qu'on devinait au pli insolite des rideaux, légèrement écartés.

Cette vieille sorcière de Nina aurait dû être au lit depuis longtemps à cette heure-là. Pourtant elle le guettait probablement depuis le début. Il n'était donc qu'un petit *wabouss*⁹ glissant bien innocemment la tête dans le collet tout exprès tendu pour lui au milieu de son sentier. Maintenant elle n'avait plus qu'à attendre sa fuite en avant alors qu'il tirerait très fort sur le fil de laiton qui déjà lui enserrait le cou.

L'arrivée bruyante de ses parents, la mêlée des voix haut perchées, agressives, se jetant l'une sur l'autre et se blessant à mort à coups de mots cruels et froids comme des lames d'acier; puis le silence et la sortie de Mapachee en douceur, refermant la porte arrière de la maison sur ses parents endormis; sa course folle jusqu'au hangar, une flamme de désespoir dans les yeux; la *canisse*, rouge, froide et luisante au bout de ses bras comme un animal troué de balles. Nina avait sûrement tout vu et entendu cela.

⁹ lièvre

Et aussi quand il marchait dans la neige, répandant le pétrole tout autour du portique de la maison, puis à l'intérieur; traçant le chemin de la mort pour la conduire, toute frémissante à sa suite, jusqu'aux corps fauchés de ses parents, couchés l'un sur l'autre.

La vieille devait attendre maintenant qu'il lève la main pour jeter l'allumette et mettre le feu à son enfance, brûlant pêle-mêle tous ses rêves, ses joies et ses peines, sa maison et ses parents. De le voir ainsi désespéré devait certainement la réjouir; ne lui avait-il pas trop souvent lancé toutes sortes de quolibets à son insu alors que, pauvre boiteuse, elle traînait sa jambe misérable au milieu de sa vie d'aïeule esseulée. De dépit, il arrêta son geste pour lui jeter un oeil méchant.

"Tu m'as cru assez fou pour tout faire flamber hein! Vieille sorcière de Nina, je ne te ferai pas le plaisir de voir ça!" Et il lança le bidon vide dans sa direction dans un geste de défi, puis il poursuivit son chemin dans la nuit sans se retourner. Seul désormais avec un trou dans la mémoire.

Le lendemain matin, il se réveilla en sentant qu'on le secouait fermement. Son ami Wild chez qui il était allé se réfugier, lui ordonnait de se lever. Ses rêves dansaient encore autour de lui et il fuyait toujours les yeux de Nina lancés à sa poursuite. "Mapachee, réveille-toi, ta maison a

brûlé cette nuit. Il ne reste plus rien. Réveille-toi Mapachee."

Wild? Que fais-tu dans mon rêve? Non ce n'était pas un rêve. Attablé devant un bol de Corn Flakes flottant dans leur lait sucré, il écoutait l'agent de la police amérindienne - cet abruti de Joe Roderick - lui asséner sans trêve toutes sortes de questions saugrenues.

- Que faisais-tu hier soir?
- À quelle heure tes parents sont-ils rentrés?
- À quelle heure es-tu arrivé ici?
- On a trouvé une *canisse de gaz* vide près de la maison de Nina ce matin. Elle ne sait pas d'où ça vient, mais elle pense que ça pourrait être celle de ton père. Comment elle était, la canisse de ton père?"

Il n'en finissait plus avec ses questions qui bourdonnaient autour de sa tête. Un véritable essaim de guêpes en furie. Muet comme seuls savent l'être ceux de sa race devant celui qui insiste trop, il regardait fixement les flocons de céréales tout détrempés couler tranquillement au fond du bol. Soupirs et coups de poing sur la table ne changeraient rien à son silence de carpe.

Dès que l'inspecteur, vexé dans son amour-propre de chaman-justicier, eut détalé en faisant crisser les pneus de son beau camion tout neuf, Mapachee se dirigea lentement vers la maison de ses parents. Il voulait rendre visite à Nina, lui planter ses yeux au fond des siens jusqu'à ce qu'elle s'effondre et avoue. Car il n'en doutait plus maintenant, c'était bien elle qui avait dû mettre le feu, espérant tout faire passer sur son dos.

Il s'arrêta cependant en constatant que le véhicule blanc et jaune de la police amérindienne brillait devant la porte de sa voisine. La vieille devait être en train d'embobiner royalement ce Roderick, aussi perspicace qu'un chien fou quand il ne sait plus distinguer entre les odeurs l'assaillant de toutes part, et qui se jette tête baissée sur la première piste d'intérêt.

Cependant il ne put éviter de croiser l'immense tache fumante et noire sur fond blanc de neige qui avait remplacé la maison de ses parents. Il vit aussi des centaines d'yeux qui derrière les fenêtres des maisons de la réserve l'épiaient discrètement. L'épiaient et le condamnaient, sans appel.

Qu'arrivera-t-il de lui? Personne ne voudra croire son histoire. Il vaudrait mieux tout avouer au chien fou et prétendre avoir mis le feu. Ainsi il serait inculpé, irait en prison et quitterait enfin la réserve. Car mieux vaut la

prison, même à quatorze ans, que de vivre ainsi, orphelin et rejeté par tous les siens. Comme la dernière bête survivante d'une espèce qui va s'éteindre avec elle, déjà enfermé dans sa cage de verre, il allongea le pas vers la camionnette du policier...

Le juge, malgré qu'il ne comprenait pas grand chose à toutes ces histoires d'horreur qui montaient sans cesse de la réserve indienne jusqu'à lui, fut clément par lassitude cette fois. On l'enverrait dans une maison de "réadaptation" pour "mésadaptés socio-affectifs". Quelques années à l'ombre. Et loin de la réserve surtout.

Il en fut presque joyeux. Là-bas, la ville, de nouveaux amis, des activités plein la vue, lui firent bientôt oublier ses souvenirs cauchemardesques et à dix-sept ans il revint sur la réserve, de l'argent sonnante dans les poches, un air de défi dans les yeux, celui d'un Indien réclamant sa part d'héritage avant de s'en retourner vivre comme un Blanc parmi les Blancs.

Ses anciens amis firent mine de ne pas le reconnaître et fuyaient son regard lorsqu'il tentait de les aborder. Il n'y avait que Wild pour lui adresser un sourire et s'inquiéter de son sort. Wild son ami de toujours avec qui il avait découvert le mystère des grenouilles, des lièvres, du poisson et des filles; mais pas les mystères de la ville, de l'argent et des agendas. Wild était devenu un homme à sa

manière. Il avait son fusil maintenant et sa cabane sur les terrains de chasse de son père où il passait de longues semaines parfois en hiver.

Un peu gênés par tout ce qui les séparait maintenant, les deux anciens copains surmontaient ce malaise en partageant ensemble ce qu'ils avaient appris chacun de son côté. Wild l'emmenait courir les lignes de trappe sur ses terrains de chasse et Mapachee emmenait son ami dans les bureaux des fonctionnaires du gouvernement, jouant de finesse avec eux pour immanquablement arriver à leur arracher des indemnités sous à peu près n'importe quel prétexte. Wild s'émerveillait de l'habileté de son ami et se promettait bien un jour de s'essayer à ce petit jeu très payant.

Mapachee de son côté désirait, quand la température et son humeur s'y prêtaient, retourner à ce petit camp de chasse que Wild lui avait fait découvrir assez près de la réserve pour être accessible à pied. Sans trop savoir pourquoi, il aimait bien ce coin de forêt presque intacte, encaissé entre les étangs de castor et les collines voisines où il pouvait se laisser choir en lui-même.

C'était bien la troisième ou quatrième fois qu'il y revenait, jusque-là sans histoires. Pourquoi cette fois-ci avait-il fallu qu'il s'attarde au murmure métallique bruissant dans sa tête et qui peu à peu s'était transformé en cette gigue

grotesque d'un petit bonhomme de broche en train de lui ravir son corps, membre par membre? Et pourquoi aujourd'hui les pénibles souvenirs de son passé remontaient-ils de sous terre?

Ah! il les apercevait enfin maintenant ces yeux perchés sur l'aiguille, le dévisageant avec un plaisir évident! Et ce sourire mauvais exposant la bouche édentée, c'était bien celui de Nina! Pendant son voyage au pays des souvenirs, l'aiguille n'avait pas chômé. Le petit bonhomme de broche déjà n'avait plus de bras, plus de tronc. Il ne lui restait plus que la tête en fait.

Mapachee sentait la fin approcher. Sur le point d'achever de le détruire, définitivement cette fois, la sorcière daignait donc se dévoiler à lui. La main invisible guidant cette aiguille diabolique: était donc cette Nina à qui il avait échappé lors de l'incendie de la maison de ses parents. Pourquoi revenir le tourmenter encore? N'avait-il pas assez payé pour ses moqueries d'enfant à son égard? N'avait-il pas vécu en exilé pendant trois ans presque sans nouvelles des siens? (Mais au fait lesquels siens? Lui l'enfant unique, orphelin de ses deux parents ? Un oncle ou deux et une grand-mère à demi sénile? Tous les autres avaient déjà quitté la réserve pour aller tenter leur chance ailleurs et on ne les avait jamais revus).

Elle tenait peut-être à lui prouver qu'elle était véritablement sorcière ? Autrefois il n'avait jamais accordé d'importance à tout ce qu'on racontait à son sujet autour de lui. On la disait membre d'une puissante société secrète dont les initiés utilisaient les pouvoirs des esprits - les *Windigos* et jusqu'au rusé *Anichinabéchich*¹⁰ qui a tant de tours dans son sac! - pour punir les Indiens qui n'auraient pas respecté le souvenir des ancêtres ou les Blancs qui auraient souillé d'arrogance leur présence sur la terre nourricière. Lui, il riait de ces histoires, comme son père d'ailleurs. Toutes ces croyances ridicules aux esprits avaient conduit les Indiens à la ruine, les endormant dans leur léthargie, alors qu'ils refusaient de voir l'évidence : dans une société moderne on n'avait que faire des chasseurs de castors et encore moins des castors! Quand on parle la langue des "bulldozers", on ne soucie pas du ramage des rongeurs de bois.

Il avait eu tort de rire de cette Nina, aurait dû s'émouvoir de sa tristesse plutôt que de se moquer de son infirmité, dont il ignorait l'origine. Elle revenait aujourd'hui aussi redoutable qu'elle avait semblé méprisable, riant à son tour...

- Mapachee, tu me reconnais hein?

¹⁰ Petits Indiens. Genre de lutins malicieux qui jouent des tours pendables aux gens, particulièrement aux Blancs.

- Oui je te reconnais Nina." répondit-il simplement, rassemblant le peu de ses forces restantes. Que me veux-tu encore? Pourquoi continuer à me torturer alors que tu t'es déjà vengée en assassinant mes parents et en me faisant exiler de la réserve pendant trois ans?
- Mapachee, tu es jeune encore et tu comprends tout de travers. Tu es trop pressé. Tu voudrais tout, tout de suite, sans laisser le temps renforcer tes rêves pendant qu'ils attendent pour sortir de ta tête. Savais-tu que moi aussi j'ai subi le supplice de l'aiguille il y a très longtemps de cela alors que j'avais à peu près ton âge. J'avais presque réussi à surmonter l'épreuve, sauf pour ma jambe droite. Et l'aiguille m'est restée dans la jambe pendant le reste de ma vie.
- L'épreuve? Quelle épreuve? De quoi parles-tu là vieille sorcière?
- Ah! Mapachee, tu me crois sorcière toi aussi. Mais tu n'en es pas sûr hein? Tu es comme ton père, incapable de se décider entre ce qu'il voit et ce qu'il croit. Et bien je vais te le dire moi. Je ne suis pas une sorcière. Pas plus que toi, un sorcier. *Anichinabémo* - c'est ainsi qu'il s'appelle le petit bonhomme de broche - est venu me visiter dans ma

jeunesse, alors que je voulais moi aussi me débarrasser de mes parents. A cette époque, je ne voyais pas la misère de ma race. Je ne voyais que celle de mes parents; sans comprendre qu'ils étaient comme un arbre privé d'eau et qui se dessèche au soleil. C'était la misère de tous les autres qui les avait réduits en miettes par terre. Les Indiens ne peuvent pousser dans le désert, privés de la mémoire de la race.

- Arrête tes histoires Nina, Je ne suis plus un enfant pour croire toutes ces sornettes. Avoue-le que c'est toi qui as jetté l'allumette sur l'essence que j'avais répandue. C'est toi qui a brûlé mes parents. Et maintenant tu veux m'endormir avec tes belles paroles pour mieux cacher ton crime.
- Ça suffit Mapachee! Tu as le coeur gonflé de haine et de remords. C'est plutôt toi qui ne veux pas admettre avoir voulu la mort de tes parents. Tu as vu cette nuit-là ce que tu voulais voir, et ton cerveau a voilé ensuite certaines images dans ta mémoire. *Anichinabémo*¹¹ est venu te visiter pour te redonner toute ta mémoire, mais pas seulement de ce qui s'est passé cette nuit-là, la mémoire de tout ton peuple

¹¹ La langue algonquine, aujourd'hui perdue chez beaucoup de jeunes Algonquins d'Abitibi.

que ton père, comme des centaines d'autres, a fait dévier de la ligne de ton destin. Tu vires au vent comme un corbeau pris dans la tempête et ne sachant comment s'en sortir. Mais il y a un autre sentier pour toi. Il te conduira vers ton père, vers Anichinabémo et vers toi-même. Tu as le choix maintenant. Ou tu retournes à ton ancienne vie, à piétiner le temps autour de ton ennui ou tu te prépares au combat pour retrouver ton âme et ton corps. Si tu choisis le combat, tu n'as qu'à me faire un signe de tête. Si tu choisis de poursuivre ta vie dans le chemin qu'elle a pris jusqu'ici, tu n'auras qu'à serrer les dents quelques minutes. Je vais alors retirer l'aiguille du bonhomme et tu te retrouveras sur la réserve sans garder aucun souvenir de notre rencontre.

Après l'avoir poignardée des yeux pendant un moment, Mapachee s'apprêtait à serrer ses mâchoires rageusement l'une contre l'autre. Il vit alors briller une image entre lui et les yeux perchés sur l'aiguille. Un enfant heureux, souriant à l'avant du canot pendant que son père, à l'arrière, manoeuvrait le petit moteur hors-bord pour s'approcher de leur trou de pêche, si généreux, au pied du rapide sur l'Anékona sipi. Son père l'avait surnommé "*Mégèskinich*", le vaillant petit hameçon, tellement cet enfant aimait la pêche et brandissait un hameçon chaque fois qu'il croisait

le regard calme de son père à la maison. Ce regard du Grand esturgeon, *Kitchi nemè*, qui se chauffe au soleil dans l'eau vive au pied des rapides; la seule créature marine assez puissante pour se jouer des remous comme d'un hochet d'enfant. Son cœur brûlait au contact de la complicité retrouvée entre son père et lui. Tout s'embrouillait, se noyait dans une écume blanchâtre envahissant son cerveau. Un orage électrique lançait des éclairs au loin et sous son crâne. L'espoir remontait à la surface en bulles multicolores à travers ses yeux. Pourquoi ne pas se battre pour retrouver le chemin de son bonheur d'enfant? Il eut tout juste le temps d'approuver d'un signe de tête avant de s'évanouir.

- C'est bien. Tu as du courage. Prépare-toi maintenant à un long voyage Mapachee. Tu auras à combattre contre toi-même et contre les tiens. Il te faudra d'abord perdre ton enveloppe de chair, ce corps que tu croyais familier et qui n'est pourtant pas le tien; il appartient en vérité à la race et la race appartient à la pierre. Tu devras retourner à la terre pour comprendre cela. Le combat sera long et tu vaincras seulement si tu y mets toute la patience du monde. Cependant j'ai obtenu d'*Anichinabémo* qu'il te donne un allié. Ce sera *Nemè* ton père qui est ici avec nous depuis un moment déjà. Il n'est pas mort comme tu le croyais, comme tout le monde autour de toi le

croyait. Il est ici avec moi et il attend que tu renaisses pour renaître avec toi. Beaucoup parmi les Anciens sont également ici pour renaître avec toi. Anichinabémo n'accepte pas d'être abandonné de son peuple sans livrer combat. Tu seras son corps en perdant le tien. Tu auras aussi toute la force des Anciens dans ton regard et les conseils de ton père tout le long du voyage. Et moi je te retrouverai à chaque étape."

Ces paroles flottaient encore dans l'air au-dessus du corps de Mapachee affalé par terre lorsque l'aiguille se recula un peu pour prendre son élan. La main de Nina hésita quelques secondes avant de l'enfoncer courageusement dans la tête d'Anichinabémo...

Mapachee ne vit d'abord plus rien. Il lui sembla qu'un torrent de sang traversait sa tête en emportant tout son cerveau. Rouge, du rouge partout devant ses yeux et une immense douleur entre ses tempes. Ce furent ses derniers souvenirs du temps où il avait son corps

La statue

A son réveil, il ne savait plus rien. D'où venait-il? Qui était-il? S'il essayait de bouger, il ne trouvait plus ni bras, ni jambe pour lui obéir. Il resta là immobile pendant de longues heures ou peut-être des jours jusqu'à ce qu'il sente une présence derrière lui, une voix lui frôlant la peau du dos. C'était comme une caresse qui parlerait. Les paroles s'envolaient avant qu'on puisse en attraper le sens mais elles produisaient tout de même un calme bienfaisant dans son coeur agité. Il sombra à nouveau dans un sommeil aux mille visions.

Une voix lui rappelant celle de son père semblait lui murmurer quelque chose:

- Réveille-toi mon fils; tu as beaucoup de travail devant toi, une grande chasse à commencer.

Mapachee aurait tant voulu se retourner pour au moins entrevoir le visage de son père, le seul souvenir familial qui l'avait suivi dans ce monde mystérieux où il flottait entre la vie et la mort. Mais il semblait incapable du moindre geste. La voix continuait cependant à lui parler, à le rassurer. C'était bien la voix de *Nemè*, aux intonations douces mais fermes qui avait toujours su calmer ses frayeurs d'enfants.

- Ne t'énerve pas, cesse de t'entêter à vouloir toujours bouger. Tu es maintenant comme un arbre planté dans le sol. Tu as encore un corps et la vie y est bien chaude en dedans. Mais ton âme, la source du mouvement, ne t'habite plus. Elle s'est enfuie loin de toi au pays des morts, là où je suis moi-même avec ta mère et tout le peuple des ancêtres. Mais toi tu peux encore ramener ton âme sur terre.

Pour tous les autres sur la réserve, ton corps n'aura pas changé. Ils te reconnaîtront toujours comme Mapachee, malgré que tu leur paraîtras aussi vide et froid qu'une statue. Même tes lèvres et tes yeux seront paralysés; tu seras coupé d'eux tous, incapable d'aller vers eux tout comme eux seront incapables d'aller vers toi. Au début, quand ils te verront, ils seront intrigués, pensant que tu veux leur jouer un tour en t'enfermant dans le silence et l'immobilité. Ils inventeront toutes sortes de trucs pour te forcer à réagir. Ils raconteront mille histoires pour t'arracher un clignement des yeux, un sursaut des épaules. Et puis ils se laisseront devant ton immobilité entêtée. Et comme chaque fois qu'ils sont effrayés par ceux qu'ils ne comprennent pas, ils prétendront que tu es devenu cinglé. Comme tant d'autres avant toi à qui l'alcool et les drogues ont enlevé leur esprit. Ou bien ils diront que c'est à

cause des remords ou du chagrin que t'aurait causée la mort de tes parents; ils inventeront d'autres motifs plus épouvantables les uns que les autres à ta folie. Finalement ils finiront par te surnommer "La statue" en te confondant avec ces images de pierre ou de bois que les prêtres mettent dans leurs églises; elles ressemblent tellement à la vie qu'au début on s'étonne de ne pas les voir bouger, mais après un certain temps, elles ne nous font plus penser à rien d'autre qu'à des cadavres vides.

Mais toi mon fils, tu sauras qu'il n'en est rien, prisonnier d'un secret que tu ne peux partager avec personne. Devant toi, derrière tes paupières fermées, il y aura toujours quelqu'un pour te défier. Ce sera celui-là même qui t'a volé ton âme, le petit bonhomme de broche, Anichinabémo. Il dansera et s'agitiera devant toi. C'est ton âme elle-même qui lui donne la puissance du mouvement, comme la parole qui voyage dans l'espace et dans le temps et qui toujours renouvelle la vie lorsqu'elle passe d'une personne à l'autre.

Comme Nina l'a fait pour détricoter ton âme, tu devras par la seule force de ta pensée saisir toi aussi l'aiguille et détricoter Anichinabémo. Tu referas son travail mais en sens inverse, commençant par la tête

pour te rendre jusqu'aux pieds. Chaque fois que tu réussiras à lui décrocher une partie du corps, cette partie-là te sera redonnée à toi. Et une partie de la parole algonquine te reviendra aussi. Extérieurement on ne verra pas la différence et tu auras toujours l'air d'une statue. Pourtant tu sentiras de plus en plus d'agilité pour manier l'aiguille et récupérer le reste des membres. Mais tant et aussi longtemps que tu n'auras pas détricoté tout son corps, tu demeureras statue muette. Car la vie a besoin de circuler aller-retour dans toutes les parties du corps pour jouir du mouvement et chanter par ta bouche toute la beauté de la langue des Algonquins.

Ayant récupéré tous tes membres, une deuxième épreuve t'attendra. Il faudra que tu recommences à tricoter Anichinabémo, mais cette fois tout d'une traite, sans jamais t'arrêter en chemin, commençant par les pieds et finissant par la tête, comme l'eau d'un ruisseau, qui passant par toutes les rivières, court sans jamais s'arrêter vers le fleuve et la mer, toujours en mouvement, comme la vie ..."

Depuis un certain temps Mapachee n'écoutait plus la voix de son père. Ayant beau se faire persuasive, encourageante, elle n'arrivait pas à le faire remonter du désespoir où il s'enfonçait petit à petit. Et s'il n'y arrivait

pas? Retricoter Anichinabémo d'un seul mouvement continu de l'aiguille; facile à dire! Il examinait devant lui le bonhomme avec ses articulations complexes, pleines de ramifications, de ressorts et d'anneaux si bien emberlificotés les uns dans les autres qu'ils semblaient indissociables. Son coeur s'emballait dans sa cage. Pourquoi, lors de sa première rencontre avec Nina avait-il choisi le combat plutôt que de retourner à sa vie antérieure pourtant facile? Pourquoi l'avait-on choisi lui pour champion alors que tant d'autres plus habiles auraient mieux fait l'affaire? Que serait donc son calvaire s'il échouait? Il devrait passer le reste de son existence ainsi figé dans son rôle de statue exposée à la moquerie ou pire à l'indifférence de tous avec pour seule compagnie la vision perpétuelle de ce bonhomme de broche en face de lui, son sourire de triomphe arrogant, sans qu'il puisse même allonger le bras pour le saisir, lui tordre le cou et le mettre en pièces. Détruire au moins si on ne pouvait vaincre.

Nemè avait dû s'apercevoir du ravage causé par le doute chez son fils, car ralentissant le débit, il finit par s'arrêter complètement de discourir. Le silence dura longtemps et glaça bientôt l'atmosphère. Mapachee commença à frissonner de ne plus sentir le contact de la parole sur son corps.

Du fond de sa mémoire remontaient d'autres paroles de son père en algonquin, lorsqu'il l'emmenait avec lui dans les terrains de chasse de la famille.

- *N'gossi, ki da wissè nikak achitch pinèk ... Kitchi bedenadessi*¹²... Le chasseur perd la partie s'il s'impatiente et s'énerve. Seule la chance pourra lui éviter la famine. Quand bien même tu connaîtrais les meilleures astuces, utiliserais les plus irrésistibles appâts, posséderais les armes les plus meurtrières; si tu n'as pas la patience d'attendre le gibier immobile pendant des heures dans le bois, jamais on ne pourra avoir confiance dans le succès de ta chasse.

Voyageant sur ses paroles, il se retrouva sans trop savoir comment dans l'un de ces petits matins frimasseux de Pré-printemps pendant le *Nikak kisis*, la lune de la chasse aux outardes où, encore enfant, il se tenait de longues heures, embusqué avec son père, sans bouger derrière des bosquets de chétives épinettes de savane; à scruter le moindre reflet sur l'eau, à tressaillir pour la moindre plainte des arbres. Retenant son souffle, il épiait la vie discrète au milieu du silence frigid des choses dans la grande taïga boréale où le vent se dispute avec le vide entre les bras nus des mélèzes.

¹² Mon fils, si tu chasses l'outarde ou la perdrix, tu dois être lent.

Il ne pouvait alors s'empêcher de se poser plein de questions. A quoi bon toutes ces attentes souvent stériles dans un climat incertain? Pourquoi cette saison, tout en soubresauts entre l'hiver et le printemps, semble-t-elle nous rendre jamais sûrs de nous mêmes? Quand les outardes seront là, saurons-nous attendre qu'elles s'offrent à portée de fusil sans les faire s'envoler avec notre féroce allure de loups en maraude?

Ils n'avaient d'autre choix que de patienter en espérant la visite imprévisible d'un voilier égaré pendant la migration. Dans son langage d'enfant il appelait ça "entrer dans le vide". Aucun bruit, aucune odeur et aucune couleur insolite pour trahir sa présence. Etre là sans qu'il n'y paraisse rien. Car la vie en forêt n'ose sortir du vide que si elle sent le vide parfait autour d'elle. Alors là oui, elle viendra flairer les appâts, chercher la source des appels quand le chasseur aura imité le cri de ralliement, après s'être enfoui dans une intrigante disparition.

Mapachee se souvenait des grands chasseurs rencontrés au cours de sa vie. C'était pour la plupart des hommes remarquablement calmes, sachant passer inaperçus parmi l'agitation de tous les autres, tellement ils étaient sûrs d'eux-mêmes et de leur patience. Ils impressionnaient non pas par le gibier abattu et ramené régulièrement au camp mais par le seul poids de leur présence lourde et

silencieuse comme si la vie du groupe tout entier s'était réfugié dans leur havre d'attente immobile.

Que de fois ne s'était-il pas senti transformé après avoir passé une semaine à la chasse aux outardes, livré sans merci à la succession des humeurs changeantes de Pré-printemps¹³. Pluie glaciale des jours sombres et frisquets. Eclat impitoyable du soleil sur les cristaux de neige aux jours radieux. Son corps finissait par s'endurcir à cette longue anti-gymnastique et s'ancrait dans le sol comme un objet dont on n'entend plus les jérémiades contre le froid, la faim, l'engourdissement des membres ankylosés. Une affaire de patience finalement. Et avec elle, la transformation du corps.

Peu importait le nombre de proies abattues - il pouvait ne ramener qu'une seule outarde - seule la transformation du corps comptait. S'était-il ou non changé en outarde, en perdrix? Avait-il acquis un peu de leur plénitude de vie quand ils la cèdent en créant l'abondance de la nature? A chacun de ses pas sentait-il le poids de son corps bien appuyé sur la générosité de la terre? Avait-il délaissé les paroles de sa langue au profit du cri animal, en exultant de joie pendant la cueillette du gibier?

¹³ L'une des six saisons (lunaires) de l'année algonquienne

La patience. Il lui faudrait la patience du chasseur pour transformer son corps à nouveau, lui redonner le mouvement¹⁴, comme une vie qu'on gagne en prenant une autre vie. Ne pas s'énerver en vaines tentatives prématurées, "entrer dans le vide".

Il ne fallait pas non plus oublier Nina. Elle lui paraissait sous un jour totalement différent maintenant qu'il connaissait les tourments de sa jeunesse lointaine, semblables aux siens aujourd'hui. Il décida de s'en faire une alliée, qui pourrait lui faire profiter de son expérience. Elle savait ce qui l'attendait. Si le défi avait été au-dessus de ses forces, elle ne le lui aurait pas proposé. Elle lui avait aussi parlé de la force des Anciens? De quelle force pouvaient-ils donc bien disposer. Mourants ou séniles, figés aux fenêtres de leurs maisons à regarder passer les saisons, ceux des Anciens qu'il connaissait n'avaient rien pour l'impressionner. Il se souvenait par contre de leurs mains encore habiles. Les femmes surtout. Qu'il s'agisse de plumer une oie, d'écorcher une martre, de pétrir la *bannique* ou de piquer une couture à un mocassin, il s'étonnait de voir le travail s'effectuer presque magiquement, avec des gestes lents mais précis comme si le but de l'ouvrage, si éloigné était-il du travail en train de

¹⁴ Le mouvement est l'âme de la langue algonquienne. Les mots n'ont pas de sexe (maculin-féminin), mais ils sont « genrés » mouvement (animé vs inanimé). Et la syntaxe est le royaume incontesté des verbes d'action.

se faire, était toujours présent devant les yeux de l'Ancienne et qu'elle voyait déjà l'oeuvre toute accomplie alors qu'elle travaillait l'ébauche à peine dégrossie.

Il aurait aimé observer un Aïeul construire un canot du début à la fin. Ou habiller un teepee. Hélas ces pratiques avaient disparu de la réserve bien avant sa naissance. Il n'y avait plus que des photos aujourd'hui pour s'en faire une idée. Comment, sans plans et sans études, en s'aidant des outils les plus simples, pouvaient-ils progresser vers l'oeuvre finale, étape par étape sans en oublier aucune, y compris les politesses envers les Manitous, eux aussi disparus bien avant sa naissance?

Sans doute commençaient-ils par la patience, donner à la forme le temps de prendre sa place dans leur tête. Puis le canot avec tout l'enchevêtrement des racines, des lanières, des noeuds, des planchettes de cèdre et des écorces venait habiller cette forme magistrale. Pas d'instruments de mesure ni de calculs sur la résistance des matériaux. Rien que la force d'une image imprimée dans leur cerveau pour soutenir et guider chacune de leurs actions. Possédés d'une image jusqu'à en devenir démons.

A force de chercher l'image parfaite du canot, ils finirent par se trouver eux-mêmes. C'est du moins ce que comprit alors Mapachee dans un éclair de lucidité. Et s'il en était

de même pour lui à force de chercher l'image de son corps en mouvement?

Un voile s'était écarté devant ses yeux, laissant se répandre une lumière vive et colorée qui mit terme à son désespoir. Sa pensée trop occupée à résoudre l'énigme d'Anichinabémo n'avait pu auparavant le libérer pour réfléchir à ce qu'il voudrait être lui, une fois délivré des maléfices du bonhomme de broche. Il courait en s'éloignant de plus en plus de son but comme ces chasseurs poursuivant une mère canard en fuite devant eux sans réaliser qu'ainsi elle les éloigne de son nid.

En effet pourquoi mettre tant d'énergie à rapatrier l'âme et le mouvement dans son corps s'il n'allait en faire, comme dans sa vie antérieure, qu'une suite de gestes sans grande envolée, sans augmentation de lui-même et des autres? Il revit avec un peu de dégoût l'adolescent qu'il était devenu, ballotté entre son désir de jouir égoïstement de tous les gadgets de la société moderne inventés pour oublier la peur de son propre néant et, celui de s'auto-détruire à force de rancœur devant l'impossibilité de choisir entre deux mondes dont il se savait à l'avance exclu : celui de la réserve et celui des Blancs. Cependant, dans le flou de l'horizon lointain, il croyait voir ses mains dessiner des lignes sur du papier, ses doigts faire chanter les guitares et ses yeux déterrer les racines des couleurs.

Il serait chasseur. Comme son père le lui avait enseigné. Mais il se servirait de ses connaissances pour chasser les mots, la musique et les images. Plutôt que les bêtes. Il serait un façonneur d'objets pour voyager, comme les Anciens allaient peut-être le lui enseigner. Mais il raconterait le voyage de ces nomades aux yeux bridés, ces Mongols d'Amérique qu'on avait souhaité Indiens et à qui on a volé leur âme à revanche de n'avoir pu la blanchir.

Et il dirait, avec Anichinabémo... Comme une source qui jaillit de terre, les paroles sortiraient de sa bouche. Dans la langue des Anichinabek avec les couleurs et les formes des tailleurs d'écorce, des dresseurs de teepee, avec le murmure du tam-tam montant des profondeurs de la forêt. Comme Wabin, soleil de l'aube, hale un nouveau jour sur le monde, il chasserait la noirceur de sa mémoire pour retrouver un peu de lumière sur le chemin de l'enfer.

Nina, je sais maintenant pourquoi tu m'as fait subir cette épreuve. Si jamais j'arrive au bout de moi-même, recolle ensemble tous les morceaux de mon corps capturés par Anichinabémo et reconstruit un nid pour mon âme, je pourrai raconter mon voyage à tous les miens, dans toutes les langues des hommes et des bêtes; crier et chanter le mouvement, qui fait la beauté du monde. Et rapporter l'espoir comme on rapporte du gibier, dans la maison triste et affamée de mon peuple.

C'est d'une toute autre façon que Mapachee considérait Anichinabémo désormais. Un ennemi certes mais aussi une corde pour retenir sa jeunesse désamarrée, l'enfourcher comme on saute en canot, reprendre l'aviron et piloter son corps dans les rapides et le courant vers les rivières aux eaux calmes et profondes où l'esprit peut s'abreuver et grandir.

Pendant que toutes ces pensées se bouscuaient dans sa tête il n'avait pas remarqué le changement dans le comportement d'Anichinabémo. Celui-ci s'était arrêté de danser et considérait avec attention l'aiguille au dessus de sa tête; les yeux de Nina n'y étaient plus accrochés. A leur place il y avait ceux de Mapachee, encore tout endormis et ne réalisant pas très bien qu'ils partageaient avec les aigles le privilège de voir loin.

Et ces yeux-là avaient une faculté de concentration extraordinaire, soulevant toutes brumes voilant l'horizon. C'était de visualisation dont il s'agissait; mais il fallait s'y abandonner réellement pour qu'elle réussisse à vous porter. Mapachee arrivait maintenant à le faire. Il ferma les yeux pour mieux voir. Le sol se déroba alors sous ses pieds et il prenait son envol, planant sur le toit de tous les territoires de chasse tel un oiseau de proie flottant sur le mouvement du vent, dans le vide entre le soleil et la terre. De là-haut il échappait à l'emprise des détails sur le

déroulement de l'existence ici-bas, toujours coincée entre les petites ambitions et des petites déceptions à courte vue.

De là-haut, il pouvait contempler la marche incessante de son peuple à travers le temps, pourfendeur de rivières, défonceur de forêts; il pouvait voir aussi la marche du gibier, mangeur d'arbres, croqueurs de bourgeons, fouisseur du lit des rivières. Ces deux colonnes de nomades voyageaient ensemble côte à côte sur le territoire. Il voyait - et c'était cela qui l'intéressait surtout - le passage. La force du pays passer dans les animaux à poils, à plumes ou à écailles; passer ensuite des animaux à l'homme, chassant et pêchant pour sa nourriture et finalement retourner au territoire, lorsque l'homme quitte sa vie pour retourner à la terre. C'est ce qu'il raconterait lui Mapachee, le monde vu d'en haut, quand on voyage sur le vide comme un aigle entre soleil et terre.

Une chaleur rassurante sur ses paupières l'invita à les soulever et il revint sur terre en ouvrant les yeux. Il s'aperçut alors prostré dans son corps de statue aux côtés d'Anichinabémo penaud et immobile. Comment pouvait-il arriver à se voir lui-même comme si ses propres yeux avaient quitté son corps? Et où était passée Nina la tricoteuse? Et le père?

- Mon fils, c'est toi maintenant qui a pris place sur l'aiguille. Tant que tu auras ton apparition devant toi, tu pourras faire bouger cette aiguille. Et nous, nous serons là à tes côtés. A la fois l'arbre de la famille dont tu es une branche et la forêt du peuple des Anciens dont tu es un arbre. Maintenant à toi de jouer. Tu as vu tantôt d'où venait le mouvement et tu sais comment retrouver les terres généreuses pour nourrir ton âme. Tu es un chasseur et Anichinabémo se servira de toi comme d'une arme pour nommer le monde et s'en nourrir.

Son père n'avait pas encore fini de l'encourager que Mapachee maniait déjà l'aiguille, les yeux fermés. Il l'approcha du bonhomme inerte et visa la tête. Décochant un coup net et bien assuré, il la lui transperça. Tous deux perdirent l'équilibre sous le choc; Mapachee reçut un afflux de sang au visage pendant que celui d'Anichinabémo disparaissait peu à peu, marquant le premier succès de Mapachee dans sa quête pour récupérer le mouvement à partir du corps d'Anichinabémo.

Réouvrant les yeux, le jeune homme constata son étrange situation. Les habitants de la réserve circulaient familièrement autour de lui. Ils semblaient là depuis un bon moment et l'interrogeaient du regard. Certains s'étaient même arrêtés, interdits devant son comportement

bizarre qui devait bien avoir duré quelques jours selon les bribes de conversation que Mapachee avait surpris au vol. On semblait inventer toutes sortes d'explications à sa conduite mystérieuse: "... devenu fou..."; "... il est *gelé*. Il a dû prendre encore trop de drogue..."; "... il n'a jamais été très intelligent, voilà qu'il est stupide maintenant..."; "... pauvre enfant! Il n'a jamais pu se remettre de la mort de ses parents ..." Et ainsi de suite. Même le curé du village finit par s'en mêler lui aussi. Pendant qu'il approchait de lui il l'entendit murmurer, réfléchissant tout haut: "On dirait une statue! ". L'expression allait lui coller à la peau et désormais on l'appellerait *La statue*.

Mapachee en avait assez entendu. Rien à espérer du côté de ceux-là. Il referma les yeux à nouveau et ainsi revint vers Anichinabémo, bien décidé à récupérer d'autres morceaux de lui-même à même son squelette. Ce dernier avait recommencé à s'animer d'une sorte de *two steps*¹⁵ pitoyable. Il secouait en tous sens son pauvre corps décapité voulant profiter dirait-on de ce qui lui restait de vie pour goûter l'excès du mouvement. Mapachee, se replongeant dans les ténèbres, l'observa longuement sans rien tenter, cherchant la faille par où passer l'aiguille de la tête vers les bras. Il étudia plusieurs stratégies avant d'en choisir une qui lui paraissait efficace. Son regard alla chercher au loin sa vision, survola encore une fois le

¹⁵ Danse traditionnelle des Indiens partout en Amérique du Nord

territoire et du haut des airs se précipita, tel un rapace chutant vers sa proie, sur les épaules et le tronc d'Anichinabémo, qu'il désenfila en une série de passes rapides. La transmutation des corps lui redonna une poitrine et des bras, la cime de lui-même.

Satisfait du travail accompli jusqu'ici il risqua un oeil au dehors. Cette fois c'est son ami Wild qu'il trouva à ses côtés. Tous les autres étaient retournés à leur indifférence et vaquaient maintenant aux tâches coutumières remplissant leur quotidien. Mapachee pouvait maintenant se servir de ses bras. Mais Wild ne semblait percevoir aucun des mouvements de Mapachee. Ceux-ci n'existaient encore que dans sa tête de statue. Il le saisissait à l'épaule mais Wild ne se retournait même pas. Par contre ce dernier ressentait une force mystérieuse qui le retenait auprès de son ami enfermé dans son mutisme. Chaque fois qu'il s'apprêtait à partir, le sentiment d'un poids sur ses épaules le clouait sur place.

Reste encore un peu Wild. J'ai tant de choses à te dire. Tu es le seul à ne pas m'avoir abandonné dans l'indifférence ou le mépris. Je te parle, mais tu ne peux encore entendre ma voix, tout comme tu ne peux voir encore mon bras qui te retient par les épaules. Cependant mes paroles entrent en toi par le chemin de ton coeur. Attends-moi encore un peu ici le temps que j'aie volé

mes jambes à ce bonhomme de broche. Nous pourrons partir ensuite tous les deux, mon esprit et toi, vers le camp de chasse d'où je suis venu.

Wild se sentait un peu ridicule à demeurer ainsi des heures à tourner autour de son ami immobile et muet, mais il avait parfois l'étrange impression que sa simple présence à ses côtés venait en aide à Mapachee en dépit de sa léthargie apparente. Il décida de rester encore un moment.

Mapachee retourna, en concentrant son regard vers l'intérieur, au camp de chasse où l'attendait le bonhomme de broche. Cette fois-ci la bataille se prolongeait. L'articulation de la hanche, complexe emboîtement d'anneaux, et celle du genou, dotée de ressorts, ne permettait pas facilement d'y faufiler l'aiguille franchement un peu longue pour ce travail délicat. Anichinabémo ne facilitait guère le travail lui non plus, pressentant la fin mais tentant de s'y dérober en se contorsionnant tant qu'il pouvait. Après plusieurs tentatives le jeune Mapachee réussit à décrocher hanche et genoux.

Quand il eût retrouvé l'obéissance de ses deux jambes, il s'apprêta à rejoindre Wild déjà en route vers sa maison.

- Mon fils, je suis fier de toi. Tu as pu redonner vie à ton esprit en récupérant un à un les membres de ton corps. Ton esprit et ton corps se trouveront à

nouveau réunis lorsque tu auras appris à retricoter Anichinabémo d'un seul geste continu de l'aiguille, des pieds à la tête. Tu le maîtriseras alors totalement et tu retrouveras alors le sens du mouvement et ne seras plus statue. Tu auras réussi un immense travail mais un autre bien plus pénible encore t'attend.

Tu rejoindras les tiens mais sans vraiment en ressentir de joie. Tu voudras les fuir loin dans la forêt avec ton ami Wild. Mais ce serait une erreur de ne pas revenir vers eux. Car tu as besoin de ton peuple. Tu ne pourras te sauver seul. Tu es un arbre faisant partie d'une forêt. Et comme chaque arbre contient toute la forêt, de même la forêt contient tous les arbres. Toi tu es un Anichinabé et tu contiens tout ton peuple, ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier aussi, la tribu des Anciens toujours vivante dans tes veines. Mais ton peuple aussi te contient tout entier. Ton histoire depuis *l'apinotchij*¹⁶ enjoué jusqu'à l'adolescent révolté fait partie de son Histoire. Et ton avenir lui appartient. Ton peuple marche derrière toi dans tes traces. Il ira où tu iras, mais tu le suivras aussi. Regarde en arrière le voyage entrepris par ce peuple avant toi; ça t'indiquera dans quelle direction tu dois marcher

¹⁶ enfant

Mapachee rattrapa Wild avant que ce dernier n'entre chez lui. Il pénétra dans sa pensée et le persuada de le suivre en forêt jusqu'à la cabane des chasseurs, là où se réuniraient toutes les pièces détachées de son corps, pour l'instant encore cadavre vide planté immobile devant la boutique d'artisanat sur la réserve.

Il voulait aussi retrouver Nina, apprendre d'elle comment utiliser les pouvoirs d'Anichinabémo. Mais une question d'abord devait être réglée entre eux : lequel des deux avait mis le feu à ses parents?

Il avait besoin qu'un des siens assiste à tout cela.

Oishomme

Wild, poussé par une vague inspiration, se dirigea machinalement vers le camp de chasse fréquenté par Mapachee depuis son retour d'exil. En poussant la porte il trouva le camp vide et nulle trace d'un visiteur depuis son dernier séjour, sauf pour une chaise tirée près du poêle à bois, comme si quelqu'un s'y était assis en cherchant un peu de chaleur.

Il fit du feu, puis ne sachant trop quoi faire de sa peau, s'étendit sur un des lits et ne tarda pas à couler dans un sommeil profond, pêchant au filet pleins de rêves sur le mystère de son ami. Pendant ce temps l'esprit de Mapachee suait à grosses gouttes dans sa chaise près de la fournaise. Il planait à des kilomètres de là virant de l'aile sur les courants ascendants comme un busard s'enivrant d'altitude.

Là-haut il puiserait l'énergie pour venir à bout du défi l'attendant dans ce petit camp de chasse. Son ami reposait à ses côtés, apparemment étranger au combat de géants bientôt engagé par Mapachee. Mais dans un songe Wild avait rejoint Mapachee et leurs deux esprits volaient ensemble. Lui aussi il vit les deux colonnes marchant sur le pays. Mais celle des Anichinabek était devenue hésitante, désorientée, s'éloignant de plus en plus de l'autre colonne, celle des animaux, affamés au milieu des

ravages décimés, en fuite sur leur territoire grignoté de partout par des hordes de termites blanches, armées de scies mécaniques et de débusqueuses. Les deux colonnes semblaient venir d'un lointain passé où, convergeantes, elles pouvaient encore s'entremêler l'une à l'autre et s'enrichir mutuellement.

Au-dessus de lui Mapachee grimpait sur le vide comme on escalade une montagne, atteignant bientôt assez de hauteur pour être capable d'embrasser d'un seul coup d'oeil tout le passé et le futur de la nation en marche. Wild, dans son rêve, n'arrivait pas à le suivre si haut ni à comprendre les véritables pensées de cet homme de haut vol, un de ceux qu'on nommait les hommes-oiseaux ou *oishommes*.

Mapachee s'exerçait à voir loin, à se détacher des visions quotidiennes tributaires des routines de survie où l'énergie se perd en sursauts de bête piégée à la patte. Pour venir à bout d'Anichinabémo il devait pouvoir occuper tout l'espace et tout le temps à sa disposition et imaginer dans tous ses détails, avant même ses premières ébauches, l'oeuvre accomplie : le passage sans interruption à travers tout le petit corps de broche d'Anichinabémo; des pieds à la tête, comme à sa venue au monde le jeune faon d'originaire glissant hors du ventre maternel.

Plus il s'éloignait en altitude et plus son esprit se vidait de tout autre souci. Désormais seul à tenir sur l'air, s'étant chargé d'une si grande provision de vide qu'il en perdit tout repère de lieu ou de durée, il se dissout dans sa vision, enfourcha l'aiguille et perça la peau sous un des talons du bonhomme de broche. Anichinabémo sut alors que le dernier combat s'engageait.

Comme un nageur remontant des profondeurs vers la surface s'inquiète de la maigre réserve d'oxygène dans ses poumons, Mapachee savait que le vide accumulé dans son esprit ne lui laisserait que peu de temps pour émerger du corps d'Anichinabémo. Abandonnant l'aiguille il se mit à naviguer directement à l'intérieur des veines et des artères, nageant rapidement des pieds vers les genoux puis des genoux vers les hanches; toujours plus haut, toujours plus vite, hypothéquant à chaque seconde les batteries d'énergie puisées dans sa vision. Plus il allait et plus l'obscurité envahissait ses yeux. Dans son esprit pourtant le chemin était clair, parfaitement tracé. Tâtonnant du bout des doigts il cherchait des indices pouvant le rassurer.

Parvenu aux hanches, il se débattait dans une noirceur totale. Ses forces diminuaient trop vite au moment même où il en aurait eu le plus besoin. Empêtré dans les articulations du bassin, denses et serrées comme un sous-bois d'aulnes entrelacés, il sentait le haut du corps - tronc

et poumons - se ramasser en boule pour lui bloquer la sortie. Il n'avait pas prévu ce genre d'obstacle et s'acharnant contre lui, il en vint à perdre de vue la sortie finale par la tête, comme un voyageur en forêt auquel la haute végétation masque son point de repère au loin. Où suis-je? se répétait-il donc tout haletant.

- Mon fils ne t'énervé pas. A trop vouloir faire arriver les choses on finit par ne plus voir que les embûches à surmonter. A vouloir aller trop vite tu augmentes la résistance de tout ce qui t'entoure. Comme un poisson se recouvre d'huile pour donner moins de prise à la résistance de l'eau, tu dois user de patience pour laisser aux événements le temps de te faire une place dans la vie. Rappelle-toi la patience du chasseur ...

Mapachee ne savait comment la voix de son père avait pu le suivre jusque-là. Autant surpris que rassagi, il s'arrêta net, sachant toute excitation désormais inutile. Malgré sa hâte d'en sortir, il se recula et même se reposa. Il sentit alors la tension se relâcher au dessus de lui dans les organes du sorcier. Redessinant dans sa tête les tours et les détours nécessaires pour se diriger vers les épaules et la tête du bonhomme, il se sentit tout d'un coup aspiré vers le haut comme si sa pensée, reprenant le fil de son idée, l'entraînait sans effort vers le but fixé.

Imperceptiblement, il glissa ainsi du bas-ventre vers le torse, louvoya autour des poumons et du coeur et s'inséra par le souffle du larynx jusque dans la gorge d'Anichinabémo. Par où s'extraire de la tête maintenant? Un peu de lumière provenait des yeux. Brûlant ses dernières réserves, Mapachee s'en approcha pourtant calmement. Sur le point de sortir il se buta à un voile invisible mais élastique, impossible à percer même à grands coups de poings. A travers cette toile, il put tout de même apercevoir le dehors. Il découvrit alors son jeune ami endormi dans le lit de camp. Son coeur bondit de joie en l'apercevant et il ouvrit la bouche pour crier. L'eau et le sang du bonhomme s'infiltrèrent aussitôt en lui et il faillit s'étouffer. Il se dit alors que si Anichinabémo pouvait ainsi se couler en lui par la bouche, il pourrait tout aussi bien s'échapper de lui par le même organe. Plongeant vers la gorge, il bifurqua à la hauteur de la luette et rampa jusqu'aux lèvres, les trouvant avec les dernières forces de ses bras. Une bouffée d'air frais lui fouetta immédiatement le visage et il se précipita dehors en lançant un appel:

- Wild! Wild que fais-tu là? Tu dors! Réveille-toi, je suis là! Je viens de naître à nouveau. J'arrive au monde, tout droit de la bouche d'Anichinabémo!

Wild se réveilla en sursaut et aperçut Mapachee bien vivant à ses côtés. Dans ses rêves tourmentés il l'avait cru disparu à jamais dans le haut firmament.

- Mapachee, comment es-tu arrivé jusqu'ici? Tu as réussi à chasser le mauvais sort et à quitter ta prison. Tu n'es plus " Statue"! Ou est-ce moi qui rêve éveillé?"
- Non Wild ce n'est pas un rêve. C'est bien moi. Mais ce qui m'arrive depuis quelque temps est bien étrange et même si j'arrivais à te l'expliquer tu ne voudrais probablement pas y croire.

Déçu par cette réponse Wild se demandait jusqu'à quel point l'autre était sincère ou s'il n'était pas en train de se moquer de lui comme il s'était peut-être moqué de tout le village en feignant la torpeur d'une statue.

- Mapachee, tu t'imagines pouvoir me faire avaler ça sans t'expliquer un peu plus. Tu pourrais au moins me dire si c'est la drogue qui t'a fait perdre l'esprit. Ou alors le souvenir de tes parents morts dans le feu?
- Je m'excuse Wild mais c'est une longue histoire, bien compliquée et tu me croirais complètement fou si j'essayais de te la raconter. D'ailleurs moi-même

je me demande parfois si mon esprit ne me joue pas des tours tellement ce qui m'est arrivé peut être... bizarre, surprenant.

- Ouais ... Tu n'es pas facile à suivre mais j'avoue que tu me sembles revenir de loin, de très loin. En fait je me sens un peu bizarre moi aussi depuis quelque temps. Ça remonte aux jours où tu étais encore statue. Je me tenais seul à tes côtés car tous les autres t'avaient abandonné à ta folie, comme ils appelaient ça alors, et il me semblait qu'une voix me parlait et même m'avait convaincu de me rendre jusqu'ici. C'est la première fois que j'avais ce sentiment d'une personne invisible à côté de moi et qui me parlait sans même prononcer un mot.
- C'est vrai Wild? Tu m'entendais donc quand je parlais directement dans ta tête? Tu me rassures un peu. Au moins ce bout-là je ne l'ai pas rêvé. Je percevais aussi tout ce que les autres disaient de moi lorsque j'étais planté devant la boutique d'artisanat sur la réserve, incapable de bouger, même une seule paupière. Je me fichais de leurs insultes ou de leur indifférence. Il n'y avait que toi qui me faisait peine à voir. J'essayais de te rassurer mais je ne savais trop comment. Une

chose est sûre, c'est vraiment moi qui t'ai amené jusqu'ici.

- Pour être franc, j'ai t'ai bien cru perdu. Mais je te connaissais assez pour savoir que tu ne voulais pas simplement te moquer de nous tous. Tu avais dû vivre quelque chose d'extraordinaire pour te transformer ainsi. C'est pour ça que je me laissais guider par cette voix que je croyais entendre sans la comprendre.
- Tu as raison Wild. Il m'est arrivé des choses extraordinaires. Peu importe si tout ne s'est passé que dans ma tête au fond. Mais tu as tort en même temps car je ne suis réellement plus moi. Du moins pas celui que tu as connu, Ces choses sont tellement incompréhensibles. Au point que je crains d'en parler de peur que l'enchantement disparaisse. C'est tellement... puissant. J'ai comme l'impression de n'avoir le droit d'en parler à personne sans trahir un grand secret. Ça ressemble aux histoires de *Manidos* et de *Windigos* que nous racontaient les vieux pour nous impressionner lorsqu'on était petits."
- Les esprits, hein? Les esprits se sont emparés de ton cerveau Mapachee. C'est ce que je craignais. Moi aussi parfois je les sens rôder dans ma tête

lorsque je demeure trop longtemps seul en forêt. Ils tendent un filet invisible où s'empêtrant nos pensées et nous attirent ainsi hors de ce monde. J'appelle ça « la folie du bois ». J'ai découvert un truc pour les chasser. Je pars ma "*chain saw*", je pars mon "quatre roues" et parfois même je vais jusqu'à tirer deux ou trois coups de carabine dans l'oeil du ciel. Je ne sais pas si c'est parce que le bruit leur fait peur ou si c'est parce que ça distrait mon attention, mais ça marche en tout cas. Les vieux et leurs légendes disparaissent avec le vacarme. Veux-tu maintenant qu'on essaie ça ici?"

- Pourquoi vouloir les chasser Wild? Au vrai, je me sens bien plus fort qu'avant. Les esprits étaient là bien avant nous. Ils ont toujours aidé les vieux à vivre dans la sagesse et la dignité.
- Tu parles d'une dignité! Ils vivaient dans la misère et la saleté, quand ils ne mouraient pas simplement de faim, de froid ou d'être toujours trempés par la pluie et la rosée.
- Ils ne sont pas tous morts de faim en tous cas car nous ne serions pas de ce monde aujourd'hui, ni toi ni moi. Rappelle-toi que nous venons d'eux, que leur sang coule dans nos veines. Il faut que tu

laisses aussi leur pensée se reposer un peu dans ton esprit parfois.

- Mapachee secoue-toi un peu voyons! Tu ne vas pas te laisser prendre dans ce piège. Les vieux se croyaient bien malins avec leurs *Manidos* et leurs légendes. C'est bien beau les légendes mais ça n'apporte pas à manger. C'est en fusée aujourd'hui qu'on va sur la lune. Pas en rêve. S'il n'y avait eu que les vieux et leurs *Manidos* pour nous défendre lors de la construction des barrages à la Baie James, les Blancs n'auraient fait qu'une bouchée de nous en échange de médailles et de beaux costumes, comme ça se passait au temps des anciens traités
- Tandis qu'aujourd'hui ils te possèdent avec leurs « 4 roues », leurs moteurs hors-bord, leurs camions, leurs maisons tout à l'électricité, leur bien-être social et leurs bingos!!!, rugit une voix de vieille femme derrière eux.
- Nina! Tu es revenue! Regarde-moi; j'ai retrouvé mon corps et j'y ai fait revenir le mouvement! Mais pourquoi apparais-tu devant Wild? Il ne peut comprendre toutes ces choses qui me sont arrivées. Ses yeux sont encore aveugles et ses oreilles

sourdes. Il brisera la magie en racontant ta visite à tout le monde ...

Wild aurait voulu répondre qu'il n'était ni sourd ni aveugle et qu'il avait bel et bien entendu Nina l'interpeller. Ebahi de surprise, il n'arrivait à émettre aucun son. Il n'avait maintenant qu'une idée en tête : fuir pendant qu'il pouvait encore résister à ce sortilège, entraîner avec lui Mapachee, de force s'il le fallait, et courir loin de ce camp de chasse aux sorcières. Il savait son esprit ébranlé et qu'il ne pourrait résister longtemps à l'envoûtement exercé sur lui en ces lieux. Nina essaya de le rassurer.

- Wild, je sens bien que tu voudrais t'enfuir. Tu es libre et je ne te retiendrai pas longtemps. Mapachee lui n'a pas eu le choix, contrairement à toi aujourd'hui, car son âme refusait d'admettre certains gestes qu'il avait posés dans sa jeunesse. Son esprit a dû surmonter de grandes épreuves avant de retrouver un peu de paix. Désormais son voyage sur terre sera probablement très différent du tien. Cependant, avant de te laisser partir, je voudrais que tu prennes le temps d'écouter ce que je vais apprendre à Mapachee. Car tu es son seul ami et il aura besoin de quelqu'un pour témoigner à son sujet un jour. Quand ce jour sera venu, alors tu feras selon ce que ton coeur te dira.

Le jeune Algonquin se tourna alors vers Mapachee dont le visage se crispait d'une émotion imprécise, mélange de crainte et de confiance. L'idée de pouvoir venir en aide à son ami plus tard le convainquit de se rasseoir pour écouter Nina.

- Mapachee, tu as refermé le cercle. Ton âme t'avait quitté et c'est pourquoi le mouvement n'habitait plus ton corps. Tu es allé la chercher en la prenant par la main grâce à ton voyage à travers Anichinabémo. En maniant l'aiguille de l'extérieur d'abord pour donner une forme à ton corps, tu lui as construit un nid. En te glissant ensuite à l'intérieur de l'aiguille, tu as navigué en lui, le maître de l'âme. Tu as ainsi ouvert une porte pour qu'il pénètre en toi et tu lui as préparé un feu pour se chauffer. Je ne t'ai pas expliqué tout cela auparavant car tu te bouchais les yeux de révolte. J'ai dû te forcer avec mon aiguille et te priver de ton corps un moment pour que tu acceptes de te calmer. Ecoute-moi bien maintenant et toi aussi Wild. Je vais t'expliquer ce qui est arrivé et ce qui t'attend.

Tu te rappelles ta vie misérable du temps où tes parents rentraient saouls morts à la maison, chaque fois qu'ils pouvaient toucher un chèque.

Et combien leurs querelles brutales te torturaient le coeur? Et combien tu regrettais les jours sobres de ton père alors qu'il t'amenait souvent avec lui trapper sur les territoires de chasse de la famille? Tu te rappelles aussi cette nuit d'hiver, il y a trois ans, où tu avais arrosé d'essence la maison de tes parents pour les brûler et avec eux ces images du bonheur passé qui te faisaient tant souffrir à cette époque? Cette nuit-là, tu m'as vue par la fenêtre en train de t'observer. Je voyais bien que tu hésitais avant d'allumer le brasier et j'espérais que tu saurais retenir ton geste. Ton coeur en colère ne pouvait rien entendre. Tu as mis le feu mais tu ne t'en souviens plus. Puis tu es parti en courant ne jetant même pas un regard sur les hautes flammes qui rougissaient le ciel derrière toi. Tu as effacé ce moment de ta mémoire. J'aurais voulu t'en empêcher mais tout s'est passé si vite et Anichinabémo ne m'a pas permis d'agir. Aujourd'hui il a fendu ton crâne en deux et pénétré dans ton cerveau. Il y ramènera plus tard ce souvenir.

Mais en t'observant enfoncer dans la neige profonde de cette nuit-là, je savais qu'un jour Anichinabémo se servirait de toi. C'est pourquoi j'ai décidé de t'éviter des ennuis avec la police. Je

ne t'ai pas dénoncé à Joe Roderick comme tu l'as cru, mais je l'ai engagé sur de fausses pistes pour qu'il ne puisse justifier ton accusation face aux policiers blancs, ses maîtres. Pour le reste il m'a fallu attendre que s'ouvre cette large coupure dans ton cerveau, par laquelle Anichinabémo a choisi de pénétrer en toi.

On raconte que je fais partie d'une société secrète, que je suis une sorcière. C'est vrai que j'ai toujours gardé le contact avec les Anciens et surtout que je connais bon nombre de leurs secrets. Si c'est cela être une sorcière, alors j'en suis une fameuse. Il y a longtemps, dans ma jeunesse, j'ai accompli moi aussi le "passage". J'ai repris mon corps des mains d'Anichinabémo. Moi aussi j'avais l'esprit bouché par de noirs souvenirs que mon âme refusait d'admettre. J'ai connu par la suite des Anciens qui m'ont conduite à bien d'autres passages.

Les passages. C'est ainsi qu'ils nous donnent la connaissance, les Anciens. C'est pas des leçons qu'on apprend comme à l'école. C'est des moments que tu vis avec ton esprit quand il est libre de voler très haut, très loin. La connaissance

passé alors, à travers des visions que tu fais dans ces moments-là.

Maintenant je vais te dire pourquoi je t'ai amené au bord du premier passage. Ton esprit peut maintenant voir et la vie peut désormais passer à travers toi, par Anichinabémo. Tes parents ne sont pas vraiment morts, Mapachee. Ton père, tu t'en es aperçu, était avec toi tout le temps et t'a aidé de ses conseils à chaque bataille. En réalité il se cherche un corps et un lieu lui aussi, comme toi tu continueras à en chercher. En en trouvant un pour toi, tu en trouveras un pour lui aussi. Et pour ta mère aussi. Et pour beaucoup d'autres sur les réserves ici et ailleurs qui meurent égarés dans leur vie à la dérive. Ils veulent recommencer leur vie et ne pas la gâcher, comme la première fois.

C'est à toi Wild que je m'adresse maintenant. Ton ami Mapachee a reçu lors de son premier passage entre son corps et celui d'Anichinabémo le pouvoir de ressentir et de dire des choses qui se produisent partout autour de nous à tout moment mais que personne ne peut voir ou entendre à moins d'avoir lui-même franchi la limite au moins une fois qui permet de sortir de soi pour

entrer dans un autre que soi. Entre l'arbre et la terre, entre l'arbre et l'orignal et finalement entre l'orignal et l'homme, la vie passe toujours la même et toujours changeante. Le mouvement. Et le mouvement c'est l'âme. Certains d'entre nous peuvent voir et entendre ces passages parce qu'ils sont eux-mêmes mouvement, nomades nourris par le flot de la vie qui coule à travers eux, comme les rivières, ces chemins de la connaissance et du partage, coulent à travers le pays.

Ça c'est le premier passage. Mais il y a le deuxième. Celui de la nature qui chante sous la main de l'homme. Entre l'écorce et le canot, entre la peau d'orignal et le mocassin, entre l'arche des aulnes et le wigwam, la vie aussi passe. Mais seulement si la main qui façonne appartient à un homme ou une femme qui peut voler haut dans le ciel, ces *oishommes* portés par une vision. Aux autres à s'arrêter et à écouter leur chant. Car parfois à un tournant de sa vie, comme les animaux en rut, l'*oishomme* va chanter. Et son chant, qu'il vibre dans le cuir du tambour, dans les couleurs dessinées sur la peau du teepee ou dans les paroles de vie des Anciens jaillissant des feux de camp à la nuitée, traduit sans cesse le

passage, sous l'un ou l'autre de ces mille visages, pour ses frères Anichinabek. Et ce chant ira alors engrosser les rêves de tous les autres *oishommes* comme une semence féconde répandant le mouvement, libérant le mouvement dans l'esprit et le corps de tous les nomades.

Un jour Mapachee sera de ceux-là, quand il aura appris suffisamment de tous les messagers sur sa route. Mais ce jour-là je le crains, il n'y aura personne pour l'écouter. Le mouvement, l'âme, Anichinabémo aura quitté notre peuple pour s'en aller errer loin des déserts sans mémoire que les Anichinabek devront traverser.

En réalité, il n'y a pas de société secrète, pas de rituels ni de sorciers. Il n'y a que la vie qui parle et quelques Anichinabek qui écoutent. Anichinabémo est notre force à tous et il parle à travers ceux qui chantent. Parfois il s'amuse de nos faiblesses. Il se rie de nous et nous tend des pièges. Tu as pu t'en rendre compte Mapachee lorsqu'il t'a fallu tricoter à travers son corps de broche. A chacune de ses visites dans ta vie il changera souvent de forme. Mais toujours il veut se mesurer à toi, accroître ta force en t'opposant à la sienne. Il nous défie non pour nous dominer mais pour nous

entraîner encore un peu plus haut, un peu plus loin dans notre vision. Parfois il se met en colère et te traîne dans l'orage à travers les rafales et les éclairs. Tu n'auras alors d'autre choix que de te coucher sous la pluie et le vent comme les cèdres agrippés au rocher sous le souffle puissant venant du lac profond. Dans ces moments tu entendras parfois son rire au milieu de tes frayeurs, bien souvent enfantines, et tu sauras ensuite t'en moquer à ton tour.

Car par dessus tout il nous apprend à rire. Rire de nous-mêmes d'abord comme il se rit de nous. Rire ensuite des autres. Rire dans le malheur, la misère et la faim. Rire de ce rire de géant que les épreuves de la vie ne font qu'égratigner en passant. Comme les Anciens riaient sous le poids des portages...

Mapachee, tu croiseras bien des embûches le long de ton chemin. Tu recevras des coups de poignards dans ton sac d'espoir qui font plus mal que de vraies entailles de couteau - une douleur qui te poursuivra où que tu te sauves - en voyant tes amis, ta famille s'entredéchirer comme des loups à la curée. Mais si tu peux trouver ta place

sur la terre, installer la paix dans ton coeur, rien ne pourra la déloger ..."

Pendant tout ce temps où Nina racontait, Wild la fixait intensément. Ebranlé par les paroles de cette femme venue d'outre-tombe pour lui révéler le secret habitant son ami qui avait paru aussi vide qu'une statue, mais qui maintenant débordait de vie. Il n'arrivait pas cependant à surmonter son incrédulité. Les deux pieds coulés dans le ciment de ses rêves de maison confortable, de camion 4 x 4, de bateau-moteur et de tout ce qui vient avec, il ne décollait pas facilement de terre. Comme les huards trop lourds pour le vol, préférant le plongeon sous l'eau à la fuite ailée, il plongeait dans les soucis d'argent, de mécanique et de menuiserie pour échapper à la morsure se refermant sur sa gorge lorsqu'il apercevait, comme une pâle lueur dans le lointain obscur, toute l'inutilité d'une existence éparpillée à pourchasser des miettes de richesse métallique mais absurdement vouée à la mort en bout de piste, corps et biens pourrissant dans l'oubli. Au cours de cette vie-là qui était son unique vie aurait-il pris au moins quelques instants pour goûter la joie sereine d'être bien vivant, la certitude d'être bien porté par la vie, enfant dans le ventre de sa mère recevant à chaque seconde le cadeau du monde entier couché à ses pieds comme la grève reçoit l'une après l'autre chaque vague offerte par le vent et la rivière ?

Mais Wild chassa ces pensées et se ressaisit bien vite. La vieille continuait à parler mais lui ne l'écoutait plus tellement son radotage sermonneur lui tombait sur les nerfs. Il observait Mapachee du coin de l'oeil tout en feignant s'intéresser aux jongleries de Nina. Ce dernier par contre buvait les mêmes paroles comme une drogue qui une fois infiltrée dans les veines vous place tout entier sous la coupe de puissances imprévisibles, mystérieuses dont vous devenez le jouet. Mapachee réalisait pour la première fois que, à la fois victime et bourreau, il avait à toutes fins pratiques quitté ce monde pour échapper à l'incertitude de sa conscience.

Pour Wild une seule chose semblait incontestable derrière tout ce long discours de Nina : c'est que son ami s'était toujours refusé à admettre avoir éliminé ses parents. Pour arriver à ce genre d'auto-censure, il lui était commode de se réfugier dans le passé merveilleux des ancêtres, rappelant à lui les Windigos et les héros fabuleux dont s'était nourrie leur imagination d'enfants.

Cette Nina qui discourait avec eux depuis un bon moment déjà semblait pourtant bien réelle. Elle avait dû se faire passer pour morte il y a quelques années et vivait cachée dans quelque coin oublié de cette forêt jusqu'à ce que Mapachee dans son bruyant égarement l'attire jusqu'à lui. De toute façon, sur la réserve on la disait folle depuis bien

longtemps et son absence mystérieuse avait été saluée comme une délivrance par ses proches. Comme personne n'avait cru bon vérifier si elle était vraiment morte, ce pouvait très bien être elle en chair et en os.

Non, la seule conclusion possible à cette aventure, c'est que l'ami Mapachee était perdu pour de bon cette fois. Pendant la durée de sa transformation en statue il avait en quelque sorte tourné la clé dans la serrure. Il s'était enfermé à double tour dans la prison de son esprit en exil et avec l'aide de la vieille sorcière, il s'était forgé une mission, une "cause" pouvant donner un sens à sa vie. Et comme dans le cas de bien des nouveaux convertis, l'opposition rencontrée chez les autres ne faisait qu'attiser son zèle. Le moindre événement, l'incident le plus banal devenait pour lui prétexte à l'intervention des Esprits. Qu'il s'agisse d'un rapace l'encerclant dans le ciel, d'un porc-épic faisant irruption sur sa route ou d'une tempête de vent sur le lac le clouant sur place pour deux jours, presque tout venait à lui comme un signe, un accompagnement. Et pour le reste qui demeurait inexpliqué, il considérerait que c'était par manque d'expérience ou de vigilance. C'était la logique de la folie, inébranlable.

Que pouvait-il pour lui maintenant? Pris de pitié mêlée de curiosité pour ce monde merveilleux où habitait désormais Mapachee, au moins avait-il décidé de ne pas le renier ni

le condamner en racontant aux autres ce qu'il venait de voir et entendre dans la cabane. Au fond d'ailleurs il commençait à croire Mapachee le plus heureux des deux, n'ayant pas à geindre et à souffrir des revers de fortune dans la vie mais simplement à franchir un "passage" de plus, un échange de vie pour y échapper. Mal à l'aise de ressentir cette sympathie naissante pour les extravagances de son ami, Wild mit brusquement fin au long monologue de Nina en prenant congé, prétextant l'heure avancée de la journée et le repos qu'il devait prendre pour accomplir sa journée de travail du lendemain.

Mapachee s'endormit ou peut-être dormait-il maintenant tout éveillé en écoutant avidement les prophéties et conjurations de son guide dans le pays des initiés aux échanges entre les formes de vie, les *oishommes*. S'en étant laissé persuadé pendant la nuit, le lendemain matin il quitta le territoire de Wild. Sur les conseils de Nina, il choisit la direction du Nord, vers la Baie James, sans même un au revoir pour son ami, afin de remonter vers les sources du savoir des Anciens, encore intact chez quelques-uns de ceux qui vivaient là-bas.

Sa grand-mère lui parlait souvent du "*Polar Bear Express*", ce convoi partant de Cochrane et s'accrochant ensuite aux rails posés sur la taïga jusqu'à la hauteur de Moosonee. Elle avait encore de la famille là-bas, y étant née et y ayant

passé une partie de son enfance avant son exil à Pikogan. Il saurait bien retrouver leur piste et grâce à eux déterrer un fil conducteur vers ces Anciens aux yeux clairs, s'il en restait encore quelques-uns.

Tout le long du trajet ce pays lui sembla peu différent du sien. La locomotive roulait dans une mer infinie de savanes piquées d'épinettes noires, plus malingres que chez lui il est vrai. Ce n'est qu'une fois en vue de la baie James qu'il constata le changement. Un arôme marin faisait dresser la narine même si on n'était qu'à l'embouchure des fleuves, le confluent de l'Abitibi et de la Moose, pas très loin de Hanna Bay là où, épuisée par son long trajet jusqu'à la mer, un troisième fleuve, l'Harricanaw, se jetait enfin dans plus grand que soi.

A Moose Factory, il ne mit pas beaucoup de temps à retrouver la trace de sa lointaine parenté mais fut un peu déçu en apprenant qu'ils étaient partis pour la chasse à l'outarde, une semaine plus tôt, vers leurs terrains de trappe du côté de Rupert House. Heureusement on attendait le retour au village d'un de ses oncles pour bientôt, lequel retournerait ensuite là-bas, à bord de son grand "*freighter*", sitôt refait le plein de provisions pour les besoins des familles restées sur place.

Ce qui fut fait. Il s'embarqua avec lui dans le grand canot. Coincé entre les caisses de balles de fusil .d12 et les sacs

de farine, il fut passablement secoué par la vague pendant la longue traversée maritime entre Moose Factory et Hanna Bay.

Débarquant là-bas au coeur du printemps, il ne s'attendait pourtant pas à la migration des outardes. Pas d'une pareille ampleur du moins. La steppe fourmillait de cris et de battements d'ailes et la succession des voiliers fléchés n'arrêtait pas de déchirer la grisaille du ciel. Mais les hommes eux tiraient presque à bout portant les pauvres volatiles tentant de franchir le barrage de feu qu'on leur opposait.

D'abord surpris, Mapachee prit rapidement goût à cette guerre et lui aussi ramena chaque soir sa part de gibier au camp, s'ajoutant à l'amoncellement de la veille. Tout autour l'odeur de dizaines de volailles cuites pendues à la broche sur un trépied sis près du feu emplissait l'air de promesses d'abondance et de fête.

Au début ce n'était qu'un jeu trop facile. Perdu au milieu d'un groupe, il n'avait qu'à tirer, presque les yeux fermés, au milieu des formations serrées que les chasseurs savaient attirer vers eux en imitant leur cri de ralliement et en disposant convenablement les "appelants" de jonc tressé ou de bûches noircies au feu. Mais bientôt il se mit en tête de lui aussi pouvoir commander les outardes. Jadis avec son père à Pikogan sur la neige printanière, il

s'y était déjà essayé avec un succès relatif dont le souvenir l'enhardissait à recommencer aujourd'hui. Mal lui en prit.

Il ne réussit qu'à provoquer l'esclaffement général autour de lui, faisant même s'enfuir un groupe d'oiseaux qui pourtant semblait se diriger vers eux l'instant d'avant. On l'affubla de tous les noms: "corneille du Sud", "maringoin de mauvais augure", "pie-qui-dénonce-l'arrivée-des-chasseurs", etc. Les outardes par ici semblaient beaucoup plus farouches que celles de son pays.

C'est alors que pour la première fois depuis son arrivée à la Baie James les paroles de Nina lui revinrent en mémoire; la première chose que nous enseigne Anichinabémo c'est de rire de nous-mêmes, de nos malheurs et ensuite de continuer notre route en chantant. Il rit donc lui aussi de ses insuccès du début où son cri ressemblait à des jappements de chien battu fuyant sous les coups. Il rit ensuite de ses moindres insuccès alors qu'un frisson d'oisin apeuré commençait à trembler dans sa voix. Et plus il riait de lui-même avec les autres et plus sa poursuite opiniâtre se renforçait. Il ne cherchait plus le succès pour lui-même mais comme on cherche une lumière pour s'éclairer dans le noir, pour faire reculer les ténèbres dans sa vie. Chaque jour il se réessayait et chaque jour un peu plus de lumière lui réchauffait le coeur enveloppé dans un grand éclat de rire.

A la fin de la saison de chasse il était devenu clair dans sa tête qu'un jour il deviendrait une outarde.

Il passa ainsi cinq ans à la Baie James. Cinq ans de séjours décousus à courir d'un campement à l'autre, entrecoupés de visites éclairs dans le "Sud", à Pikogan ou dans la cachette de Nina. Au Nord, il travaillait avec sa famille à faire de la plantation d'arbres sur les terres cries, traînant toujours son .12 avec sa pioche de planteur, selon la coutume là-bas, où le travail n'arrête pas la chasse et où la chasse n'arrête pas le travail.

Les jours de pluie, retranché sous la tente avec ses oncles, cousins et petits-cousins, il ramenait parfois la discussion sur le sujet des Anciens quand il en avait la chance.

Personne ne semblait saisir ce dont il voulait parler. Oui, oui il y en avait des Anciens tout autour de lui. Il n'avait qu'à flâner dans les rues d'Eastmain, de Wemindji ou de Fort Rupert pour en trouver des dizaines assis sur le pas de leur porte, les yeux perdus dans le vague, incapables de dire si demain était hier ou si hier sera demain, mais définitivement pas dans le présent, pas avec la bande d'aujourd'hui tirant son suc nutritif des accords gouvernementaux sur l'exploitation hydroélectrique de la Baie James. Ces vieux-là, on les sortait parfois de leur léthargie lors des fêtes religieuses ou lors des revendications territoriales. Mais Mapachee avait pourtant

remarqué leurs yeux plissés s'allumer lorsque pointait au sud la première des oies sauvages du nouveau printemps. Une Ancienne, comme eux. Ils la suivaient grimpant sur la ligne du plus lointain horizon, comme si de tout le temps qu'il leur restait, ils n'avaient fait que la guetter toujours, en vigie.

Un jour il serait oiseau et il décollerait dans le ciel avec ses frères et soeurs et se joindrait à la grande migration vers le Sud, vers la baie de Chesapeake, vers les terres d'abondance, fleuries de vie facile. L'an prochain il serait le premier oiseau de retour à la Baie James et alors il verrait bien s'il était vrai que, comme on le prétendait, certains de ces anciens Cris parlaient aux outardes. Non pour les appeler à leur mort, comme font les chasseurs les plus habiles, mais *"to pay respect to them"*, pour leur transmettre les remerciements de la terre pour la grâce de leur existence.

Quelle sorte de langue ils parlaient ces vieux-là, personne n'aurait su le dire puisqu'aucun son ne sortait de leur bouche lorsqu'au-dessus de leurs têtes déferlaient les outardes. A peine un signe de tête et un regard intérieur, perché, aurait-on dit, entre ciel et terre.

Mais c'était un passage, le retour d'une forme de vie dans une autre. Il le sentait bien Mapachee, même si pour lui les enseignements de la vieille Nina s'étaient un peu

perdus le long de sa route, il restait tout de même des braises sous la cendre apparemment éteinte. Il avait aussi appris de son père la patience et savait attendre jusqu'à ce que la connaissance s'offre à lui.

Parfois il avait l'impression que l'un des Anciens se mettrait à parler au milieu du groupe. On le sentait hésiter, tourner le regard vers le sol, pris au dépourvu semblait-il dans ses derniers retranchements... Le temps d'avant, l'époque de la transhumance, des courriers à pied de la Compagnie¹⁷, des brigades de canots chargées de fourrures remontant de Fort Abitibi ... Alors invariablement le groupe se mettait à parler cri, l'excluant d'emblée du reste de la conversation.

Cependant à force d'entendre sa musique familière, il finit par habituer son oreille à cette langue. Mais sous des apparences d'algonquin, elle cachait bien son mystère pour lui. Il arrivait à en saisir des bribes par ci par là, bien au-delà de ce qu'auraient pu imaginer ses cousins, mais dès que l'on tombait dans le vif du sujet qui l'intéressait vraiment, ils s'échappaient dans un niveau de langage où tout lui échappait comme un poisson nous glisse entre les doigts. Pourquoi ce mystère? N'était-il pas par sa mère à moitié cri lui aussi? Il avait accès légitime à l'héritage de

¹⁷ Compagnie de la Baie-d'Hudson, ayant le monopole de la traite des fourrures à la Baie-James

ce peuple. Alors pourquoi cette parcimonie dans le partage du savoir des Anciens?

Peut-être eux-mêmes, les jeunes, ne savaient-ils plus très bien où ils en étaient à ce sujet? Ils refusaient d'admettre en public qu'ils croyaient encore aux sortilèges des vieux, bien que chacun, en cachette, se livrait à toutes sortes de cérémonies incantatoires dans la profondeur des bois.

A l'aube de son cinquième automne de chasse, les premières familles d'outardes repassaient en criant au-dessus de sa tête reniflant la promesse d'abondance des marécages enfouis dans les terres méridionales épargnées par le rude hiver. Devenu un expert de l'appel, il s'amusait parfois à faire virer de bord ces premiers voiliers le survolant. S'il y parvenait, son cœur bondissait de joie à chaque fois. Ces fois-là il les voyait arriver, surgies de nulle part. Sitôt qu'elles percevaient son appel, elles le cherchaient avidement des yeux puis, viraient sur l'aile en descendant à lui, subitement émues lorsqu'il ajoutait à son cri un petit accent de désespoir, la plainte d'une femelle blessée. A chacune de ces occasions, il sentait derrière lui le regard d'un des vieux du pays, amicalement posé sur son épaule, en un geste d'adieu mais aussi une poussée, une invitation à décoller avec les oies. Mais en se retournant brusquement il ne trouvait personne derrière lui, ce qui le plongeait à la fois dans le doute et l'attente.

Cet automne pourtant, le coeur n'y était pas. Il n'avait plus le goût au massacre. Juste de voir débarquer les caisses de balles par "*container*" entiers au port de Moosonee lui donnait la nausée. L'absence de son père lui pesait. Car il le devinait passer, caché au milieu des vagues migratrices.

Il espérait de plus en plus violemment partir avec les oiseaux, laisser toute sa vie derrière lui et voler dans le ciel comme un vrai nomade. Quelque chose de son secret désir devait se trahir dans sa voix car plus il les appelait, plus les bandes ailées se rapprochaient de lui sans plus redouter l'accueil du tonnerre de feu. A la fin, on le trouvait invariablement dans les savanes herbeuses seul parmi des milliers d'outardes l'entourant de toutes parts et semblant le presser du bec et des ailes de partir avec elles. Car il avait cette capacité, peu commune chez les hommes, de pouvoir capter les champs magnétiques induits par le soleil à chacun des pôles de la Terre, que les oiseaux migrants, tels les oies sauvages, utilisent pour s'orienter pendant leurs vols migratoires. Et il sentait dans tout son corps à la fois le signal du départ et l'irrésistible direction à prendre.



Mapachee s'envole avec les oies¹⁸

On ne le revit pas parmi les groupes de chasseurs cette année-là. On ne le revit d'ailleurs pas de tout l'hiver suivant. Certains - des fous parmi les Anciens -

¹⁸ peinture inspirée du style « Woodland » initié entre autres par l'Odjibwé Norval Morisseau

prétendirent qu'un jour il s'envola avec ses amies, montant jusqu'en haut des nuages pour atteindre les grands vents des hautes altitudes, connus des oies seules, et qui les portent sans défaillir jusqu'aux territoires d'abondance du Sud.

- Mapachee, tu vois ces petits nuages effilochés en face de nous, là-bas?
- Et bien, ils annoncent des vents qui nous seront contraires. Nous devons soit passer au-dessus soit descendre plus bas.
- Mais Nina, qui décidera du chemin à prendre : plus haut ou plus bas?
- C'est au chef en avant de la file, Odjimikens Frank, de choisir pour nous. En arrivant près de ces nuages, il tâtera les courants de l'air qui montent et ceux qui descendent et alors il choisira la meilleure route.
- Et s'il prenait la mauvaise décision?
- Les Anciens qui volent en groupe autour de lui protesteront en criant.
- Et qui sont ces Anciens, Nina?

- Ce sont les maîtres dont je t'avais parlé dans la cabane de chasse près de Pikogan, ceux qui ont connu bien des passages et dont la sagesse est encore intacte, comme les glaciers du Nord.
- C'est donc eux que je devais retrouver pendant mon séjour à la Baie James. Et ils étaient ici parmi le troupeau. Pas surprenant que je ne les aies jamais trouvés ! J'en ai même peut-être tué quelques-uns pendant les chasses d'automne et du printemps.
- Rassure-toi. Ils sont comme la vie. S'ils meurent pour nourrir les Anichinabek, c'est pour renaître à nouveau, sous une autre forme. D'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre; c'est une roue qui tourne sans arrêt. Eux-mêmes dans leur jeunesse ont dû tuer beaucoup de maîtres venant du fin fond de notre histoire. Tu as connu ton premier passage lorsque Anichinabémo t'a redonné un corps. Mais ce n'était pas tout à fait ton corps que tu as récupéré. Il y a laissé attaché un fil qui te ramène constamment à lui. Comme les toiles d'araignée ramènent toujours à l'araignée. Tu es un filet tendu dans le flot de la vie. Tu attrapes le meilleur et le garde pour lui, pour Anichinabémo. Et lui en retour t'entraîne aux confluent des rivières, là où

les eaux se mêlent; là où sourdent les appels; les passages.

- Nina, reviendrai-je sur terre un jour?
- Évidemment. Tu n'es ici avec nous que pour l'accomplissement de ton deuxième passage. Mais l'homme-outarde est aussi un homme. Quand tu retrouveras ton peuple, tu en étonneras plusieurs avec ton cri, si vivant qu'on le dirait venu du passé de tous les hommes et de toutes les outardes. Les vieux eux t'écouteront sans broncher. Du moins ceux qui savent reconnaître les hommes-outardes.

Le vent grisait leur cerveau comme un vin savoureux dégusté sans retenue. Les oies grimpaient sur les nuages en se moquant des canards volant au ras du sol sous eux, en petites formations pressées de s'arrêter au prochain lac. Mais les grandes voyageuses, elles, accrochées ensemble pour former une longue caravane, n'arrêtaient jamais, se nourrissant de vent et d'espoir.

Ils volèrent ainsi sur des centaines de kilomètres de forêts, percées de rivières aux eaux troubles cheminant péniblement vers le Nord. Puis le chef se mit à descendre lorsqu'au loin on commença à deviner un immense miroir déposé sur la couche infinie des conifères. Le lac Abitibi avalait dans son ventre plat un grand morceau de pays.

C'était comme une petite mer, celle du royaume des Abitibis.

Toute la troupe s'enfila derrière la plongée au sol d'Odjimikens Frank et bientôt Mapachee se posa avec les autres près d'une longue presqu'île rocheuse, battue par les vents près de l'embouchure de la rivière Duparquet, ouvrant toute grande sa gueule pour jeter ses eaux argileuses dans le grand lac.

- C'est ici *Matchitéwéia*¹⁹. C'est ici que je suis née et où j'ai grandi chaque été. Et tous les miens avec moi. A chaque voyage, nous arrêtons ainsi saluer nos morts dans le cimetière.
- Vraiment Nina? Ma grand-mère m'a déjà parlé de cet endroit. Elle aussi y a vécu.
- Oui, Mapachee. Et ton grand-père aussi. C'est même ici qu'ils se sont connus. C'était un point de rencontre entre les Cris et les Algonquins. Viens avec nous au cimetière parler aux ancêtres.

Avec les autres, qui avaient retrouvé leurs formes humaines, Mapachee se mit à gravir un petit sentier presque enfoui sous la végétation, abondante et variée, à

¹⁹ La Presqu'île, la pointe de terre qui avance dans le lac

vrai dire surprenante pour ce coin de pays d'allure austère. Soudain il s'arrêta net.

Devant lui une main géante était apparue, blanche sur un rocher noir, comme si on voulait le sommer de s'arrêter, le forcer à la halte. Il obéit instinctivement à cet ordre muet et s'assit devant le gros rocher surplombant cette partie de la presqu'île où ils avaient débarqué. Les autres pourtant continuaient à marcher, comme si de rien n'était, vers le jardin des morts, juché sur la plus haute colline de *Matchitéwéia*. N'avaient-ils donc pas remarqué l'interdit, ces Anciens à qui pourtant rien n'échappait? Ou alors serait-il le seul à qui le rocher avait parlé? Car c'était bien à cette pierre que semblait appartenir la main aux cinq doigts écartés, incrustés dans sa peau lisse.

- Qui es-tu grosse roche, et pourquoi avoir arrêté ma course?
- Les Anichinabek l'appellent la "Grosse roche mystérieuse", répondit calmement Nina. Mais nous nous savons que c'est Anichinabémo. Il est là massif, toute sa force repliée sur lui-même, comme une tempête enfermée dans un sac gonflé. Parfois il éclate et se déchaîne sur tout le pays qu'il secoue comme une branche d'arbre. Il est notre langue. Notre mémoire. Et en même temps, le canot qui nous mène d'une vie à l'autre.

- Et pourquoi m'a-t-il ordonné d'arrêter et pas à vous?
- Nous avons depuis longtemps obéi à son ordre. Il y a des siècles et des siècles que la longue colonne des Anichinabek migrant des plaines de l'Ouest s'est arrêtée ici à la vue de ce rocher. Ils ont compris alors qu'ils étaient arrivés dans le pays réservé pour eux par *Kitchi Manido*, qu'ils devaient en prendre charge, le parcourir jusque dans ses coins les plus cruels et l'habiter à tout jamais. Ici commence notre terre.
- Je ne savais rien de tout cela auparavant Nina. Pourquoi m'a-t-on caché ces choses?
- Il y a une cinquantaine d'années, les Blancs ont décidé de nous déplacer ailleurs parce notre présence ici dérangeait leurs plans et leurs barrages. Ils ont séparé notre bande en deux clans, exilant un groupe en Ontario, à Wagouchik et l'autre à Pikogan; embarquant pêle-mêle Cris et Algonquins qui avaient coutume de se voisiner chaque été sur cette pointe de terre, à la limite des eaux du Nord et du Sud. Puis ils ont envoyé nos enfants dans des écoles loin de la réserve. A leur retour nos enfants ne nous reconnaissaient plus et nous non plus nous ne les reconnaissons plus. Sans *Matchitéwéïa* nous n'avions plus de place où

aller pour rencontrer tous nos parents et amis pendant la chaude saison et vivre librement dans le pays. Alors l'oubli s'est installé dans le coeur de nos enfants, tels ton père, le grand Nemè. Alors Anichinabémo ne pouvait plus les ramener vers lui pour qu'ils puissent s'abriter dans son grand manteau. En l'espace de deux générations ce peuple a perdu presque toute sa mémoire, celle que des millénaires de vie sur ce territoire avaient gravée dans sa langue. Tu as remarqué comment Wild a réagi lorsque je lui ai raconté ton histoire. Tu aurais fait de même toi aussi si tu n'avais pas reçu d'Anichinabémo le cadeau du mouvement dans ton corps. Il n'y a presque plus personne pour nous écouter aujourd'hui. Tu es un des seuls à pouvoir comprendre. Car tu as connu à la fois le monde des Blancs et celui des Anciens. Désormais ta place est ici à *Matchitéwéia*.

- Tu veux dire que je devrai demeurer seul à me geler les fesses sur cette pointe de roche pendant que vous allez poursuivre votre voyage vers le Sud chaud et douillet?
- Oui. Mais nous n'allons pas vraiment vers le "Sud chaud et douillet". Là où nous allons tu ne peux venir. A moins d'être passé par là.

Ce disant, Nina pointait le bras vers le cimetière en haut de la colline où reposaient plusieurs des Anciens, volant maintenant avec la troupe d'Odjimikens Frank.

- Lève ici ta tente, puis prends ton canot et va tendre tes filets près de ce cap en face sur l'autre rive. *Nemègoss*, le poisson blanc, te soutiendra. Le matin, plein de canards s'offriront à ton fusil. Ce lac, l'Abitibi, a toujours été généreux pour les Indiens. Tu n'y manqueras de rien. Et tu n'y seras pas seul non plus. Tu devrais savoir que nous veillons toujours sur toi, ton père et moi. Mais il y a plus: Anichinabémo sera là à tes côtés tout le temps. Tu côtoieras chaque jour sa force emprisonnée dans ce rocher. Elle fondera en toi comme on coule le métal liquide dans son moule de sable.

Elles partirent, toutes les oies venues du Nord, à pleines voix vers le Sud. Mapachee les suivit du regard jusqu'à ce que leur longue file ne soit plus qu'un mince ruban noir en haut de l'horizon lointain. Puis, un bateau de passage ramena le jeune Algonquin vers la route de Pikogan.

Quelques semaines plus tard, il était bien installé dans une cabane rudimentaire, ayant déniché ce qu'il lui fallait de bois, de tôle et de toile chez quelques amis sur la réserve, à commencer par Wild. Il passait ses journées à regarder

le lac et à suivre ses humeurs changeantes. Tantôt impassible et lisse; puis le lendemain, bougon et impétueux. Parfois le vent soufflait avec une telle violence sur cette pointe dégarnie d'arbres, mis à part quelques trembles rachitiques, que sa demeure paraissait devoir s'arracher du sol. Justement aujourd'hui il se trouvait pris au milieu d'une bourrasque de ce genre. Un vent tourbillonnant montant de l'est.



Les « passages ». Original, arbres, neige et forêt confondus les uns dans les autres. Interprétation libre d'une peinture d'Edmond Vincent, artiste algonquin de la réserve de Kitiganik

Le chemin de la mémoire

Au début on aurait dit une poussière fine, presque de la brume, flottant autour de lui. Il en fut bientôt complètement enveloppé, en ayant plein les yeux, les oreilles et les narines.

- C'est du sable, se dit-il. Il m'entre par la peau, se glisse dans mes veines, bloque mes artères. Je l'entends gratter en roulant derrière mon tympan. Je le vois tomber, grain par grain, derrière mon oeil et emplir mes paupières. Je le sens s'aplatir au fond de mes doigts engourdis qui craquent et crépitent en bougeant. Mes jambes alourdies, devenues sacs de sable, refusent de me traîner même d'un pas de plus. Sous la langue, entre mes dents, il est là grouillant et dur. Mon coeur enlisé dans sa cage bat follement pour injecter un peu de sang dans cette boue vaseuse circulant maintenant partout dans mon corps. Et ça finit par me bloquer la lumière. Étouffer le moindre bruit. Me figer sur place; paralysé dans le noir, le silence, l'immobilité. Seul mon cerveau a pu échapper encore à cette invasion et continue de vivre, par la pensée. De plus en plus visqueux, cela a la consistance de la lave volcanique. Et aussi toute la chaleur. Celle-ci

devient intense, une blessure sulfureuse dévorant tout sur son chemin.

Une fissure volcanique s'ouvre sous ses pas, crachant haut et fort la puissance, la violence de la vie. Pluie de scories éructée maintenant à travers les yeux de Mapachee. Ou ce qu'il en reste, car son cerveau ne lui appartient plus.

La genèse. Mapachee est passé d'homme à oiseau. Et maintenant, d'oiseau à roche. La genèse à l'envers. C'était donc le but du voyage, le tour de main du destin. Aller si loin pour revenir au tout début du monde, à l'époque où la vie ne bougeait pas, enfermée dans les pierres, coulée directement dans le feu des volcans. Des millions de ramifications et d'embranchements se tissent entre les particules formant son corps et, peu à peu, Mapachee se transforme en un bloc solide, comme du ciment prenant en pain...

Depuis son arrivée à *Matchitéwéia*, chaque soir Mapachee avait rendu visite à la roche mystérieuse. Celle-ci se tenait muette et froide sur son tertre avec sa main toute blanche chevillée au milieu de sa face noire. Rien. Il ne se passait rien. Les pierres ce n'est pas très causant. Mais les arbres, les arbustes et même les morts dans le cimetière, tout semblait l'ignorer. Le lac par contre l'appelait souvent. Il pouvait demeurer des heures assis sur le pas de sa tente

à l'écouter battre la grève, montant et descendant entre les cailloux léchés de sa multitude de langues. Son eau turbide brassant sans cesse les hauts fonds prenait la couleur d'un thé laiteux et, même par temps calme, n'avait guère de reflet. Voulait-il enfermer un mystère sous ce masque impénétrable? Entouré de basses collines ou de savanes marécageuses, il donnait l'impression de s'étendre à l'infini sur l'horizon. Une fois, profitant de l'absence du vent, il s'était aventuré assez loin en canot, du côté de l'île Népawa.

Là il avait pu envisager une partie de son immensité. Partout devant soi, de l'eau et des îles. Le lac avait pris la même teinte que les nuages et les rives s'amincissaient tellement dans le lointain qu'au bout de l'horizon, l'eau et le ciel se confondaient ensemble dans l'infini grisâtre sans qu'on puisse deviner où commençait l'un et où finissait l'autre.

Il reçut un choc au coeur en voyant ce spectacle et s'arrêta immobile à le contempler pendant un long moment. Sa vie désormais serait ainsi; une compréhension subtile d'une forme par une autre sans qu'on puisse dire où commence l'une et où finit l'autre, comme si derrière les rides du paysage et le hasard des événements tout provenait d'une même source et prenait une apparence particulière seulement en s'en éloignant dans le temps et dans

l'espace. Un jour, il ne savait trop comment, il dirait cela lui, Mapachee, et les yeux des autres percevraient aussi la main invisible qui emmêle les unes aux autres toutes les images du réel.

De retour à *Matchitéwéia*, il s'amusa à façonner de menus objets pour meubler son quotidien: une chaise à trois pattes taillée dans une souche, une table de rondins, des écuelles sculptées dans des loupes de bois, des flotteurs en bois de grève pour ses filets, un aviron de bouleau pour remplacer celui de sapin, brisé contre un rocher. Il découpa une vieille toile de tente pour s'en faire un étui à carabine, orné de franges comme celui de son père. Un jour il attrapa un porc-épic et se servit de ses poils pour décorer sa sacoche de voyage cousue à même une peau d'original dénichée au fond d'un vieux hangar à Pikogan. Cruel apprentissage pour les doigts que ce travail avec le porc-épic!

Le temps passait ainsi, entrecoupé de retours à Pikogan, et finalement il ne s'ennuyait jamais, seul à *Matchitéwéia*. Son ingéniosité découvrait chaque jour d'autres ressources dans la nature partout étalée autour de lui.

La tornade le surprit justement au moment où il s'occupait à dessiner sur un panier d'écorce dont il venait de terminer le tressage avec de la racine d'épinette, la *watap*, fendue en deux et assouplie par trempage dans l'eau.

Il ne possédait plus son corps, enfourné dans cette gueule de feu ouverte sous lui. Au bout d'un long moment où il perdit conscience de toute réalité, il se réveilla. Alors il aperçut le lac tel qu'on pouvait le voir de l'endroit où se tenait la roche mystérieuse. Il se souvenait peu de temps auparavant, avoir grimpé sur la roche pour mieux écouter le vent livrer ses secrets en bruissant dans les trembles tout autour. Puis son souffle l'avait encerclé et peu à peu ce vent s'était creusé un trou dans sa mémoire comme une tornade virant à toute vitesse sur elle-même extirpe tout ce qu'elle veut du paysage. Ensuite, plus que le vide, visiteur occasionnel dans sa vie et qui s'annonçait toujours par ce bruit métallique dans sa tête ...

La chaleur fait maintenant place au froid et toute cette lave qui l'avait liquéfié de l'intérieur se solidifie lentement autour de lui. Littéralement, il se pétrifie, réduit à la seule évidence d'exister et de durer.

Cela dura-t-il ainsi des jours ou des heures avant qu'il puisse apercevoir Nina s'approcher du rocher avec d'autres Indiens parmi les Anciens de la Baie James. Il essaya de les appeler à son secours mais aucun son ne sortait de sa gorge, pas plus qu'il n'aurait été capable du moindre geste. Cependant il pouvait entendre leur conversation.

- Il doit être ici maintenant, devenu la plus petite des trois pierres qui soutiennent Anichinabémo. La plus grosse là-bas, c'est moi. Je suis du même granit que lui mais regardez là, c'est Mapachee-*Mégèskiniche*, "le petit hameçon", comme l'appelait son père. Sa pierre est noire et fissurée. Elle semble cassante et fragile. Pourquoi Anichinabémo a-t-il choisi une pierre fendillée pour asseoir son poids énorme dessus? Cette pierre est comme *Mégèskiniche*, en balance entre deux mondes et ne sachant jamais auquel des deux obéir. Moi je suis solide et intacte car j'appartiens toute entière au monde du rêve. Quant à la troisième pierre d'une matière étrangère à la nôtre, ce sera son ami Wild au coeur pur et dur, mais au regard empoisonné par les appâts de la vie moderne. Une cervelle de Blanc dans un corps d'Indien!
- Oui c'est bien cela Nina. Maintenant nous les reconnaissons bien les trois pierres minuscules sur lesquelles Anichinabémo a choisi de se tenir en équilibre pendant la durée de cette génération (car il en change à chaque génération de ses Anichinabek). Wild n'est pas près de comprendre sa place dans le monde. Mais crois-tu que Mapachee-*Mégèskinich* aura un jour compris la volonté de notre père à tous.?

- Non. Pas avant quelque temps encore. Son corps doit demeurer prisonnier de la pierre pour un bon moment avant de pouvoir sortir de ce passage-ci et ensuite errer sur terre pour accomplir les desseins d'Anichinabémo. Ce monstre doit aussi prendre le temps de digérer tout ce qu'il a dévoré de *Mégèskinich*. Rappelez-vous: c'est un *Kokodji*²⁰. Il se nourrit de nos âmes et de tout ce qu'elles récoltent sur le chemin de la vie. Il doit ménager une place à tout cela dans sa mémoire; éliminer le superflu et ne garder que le suc nutritif pour assurer les jours futurs de notre peuple. Car sa mémoire est à la fois notre mémoire et celle des générations à venir.
- Et Mapachee? Que deviendra-t-il de lui par la suite selon toi Nina?
- Il deviendra un faiseur d'images. Il peindra tout ce qu'il a vu et entendu de nous et pourra tracer un sentier pour guider les autres. Il connaît le monde des Blancs et la façon de penser de nos enfants. Il trouvera le bon moyen pour les rejoindre. Dans notre monde, on créait la beauté en décorant l'écorce de nos canots ou de nos paniers et en brodant nos rêves dans le cuir de nos vêtements.

²⁰ Une sorte de loup-garou légendaire qui s'embusquait en certains endroits pour attraper et dévorer les Anichinabek

C'était notre façon de suivre la piste d'Anichinabémo, le mouvement de la vie; le passage entre l'arbre et le wigwam, entre la peau et le mocassin, entre l'écorce et le canot, entre la nourriture et l'enfant qui devient homme. Lui *Mégèskinich* fera la même chose, mais en empruntant la manière des Blancs. Avec des pinceaux et des couleurs achetés au magasin, il emplira une toile de toutes les images qui nous trottent dans la tête lorsque nous rêvons le monde où l'on vit.

Savaient-ils au moins que *Mégèskinich*-Mapachee entendait leurs propos à son sujet? Probable que oui. Pourquoi alors parlaient-ils de lui comme d'un absent? Mapachee réfléchit un instant et réalisa que pour eux il n'était plus qu'une pierre, l'un des trois modestes cailloux devant porter tout le poids d'Anichinabémo sur leur dos²¹.

Au moins la conversation de Nina lui avait-elle appris ce qu'il adviendrait de lui. Ainsi il pourrait un jour se sortir de là, mais comment? Les Anciens ne semblaient pas bien pressés de l'aider et lui se trouvait réduit à l'impuissance la plus totale. Non seulement avait-il désormais l'inertie

²¹ Ce rocher légendaire, en équilibre sur trois petites pierres et décoré d'une main blanche entourée de lichen de roche se trouve incarné à Matchitéwéia (la Pointe-aux-Indiens) sur le lac Abitibi et est vénéré par tous les Abitibis.

fondamentale des pierres, mais de surcroît il se trouvait écrasé entre le bloc granitique de plusieurs tonnes et le sol rocheux sous ses pieds.

Au bout d'un moment il remarqua une colonne remontant du lac: les Anciens faisaient la navette entre le cimetière et la rive. Ils semblaient récupérer quelque chose, de petits objets blanchâtres, dans un singulier canot accosté au fond de la baie au sud de *Matchitéwéia*. Mapachee pouvait les voir défiler au loin, à la queue leu leu, chacun serrant religieusement un de ces objets dans ses bras, comme s'il se fut agi là d'un bien précieux fardeau, pour le porter tout là-haut vers le cimetière en friche. Puis ils partirent comme ils étaient venus, devisant tranquillement entre eux, leurs voix se changeant imperceptiblement en babil des oies et leurs gestes prenant la mesure du vent, les soulevant de terre, planant entre les nuages et les eaux, en fuite dans l'horizon infini.

Mapachee demeura un long moment seul avec Anichinabémo, toujours pas plus causant qu'il ne l'était auparavant. Combien de temps serait-il une fois de plus prisonnier de l'immobilité? Fallait-il avoir tant combattu Anichinabémo pour se sortir de la léthargie des statues et se retrouver encore une fois paralysé sur place pour satisfaire ses caprices ? Le reste de sa vie se passerait donc ainsi, à servir Anichinabémo sous une forme ou sous

une autre et sa conquête du mouvement, arraché à coups d'ongles et de griffes, ne lui avait été accordée que pour mieux obéir à d'autres desseins de ce maître capricieux. Mais pourquoi lui et pourquoi maintenant? Et juste au moment où il commençait à se sentir bien dans son nouveau corps ? Et Wild? Apparemment il était avec lui sous le rocher. Et Nina aussi. Pourquoi ne lui parlait-elle plus? Les deux autres pierres sous le gros rocher semblaient parfaitement inanimées. Que se passait-il exactement? Nina avait mentionné une rotation des individus emprisonnés dans les trois pierres à chaque génération; peut-être que Wild n'était pas rendu encore au stade de sa vie où il "deviendrait" la troisième pierre sous Anichinabémo. Peut-être connaissait-il des ruses de Blanc pour échapper à son destin? Si ce n'était pas encore Wild la troisième pierre alors qui cela pouvait-il bien être? Un Indien errant loin de ses origines provenant de la génération d'avant Nina? Ou alors Anichinabémo n'avait-il trouvé personne de cette époque pour combler le vide de cette pierre?

Plus les questions se précipitaient dans sa tête et plus il semblait loin des réponses. Son cerveau semblait nager dans un grand flou vapoureux lorsqu'il essayait de revoir son passé. Tous ses souvenirs d'enfance et d'adolescence semblaient avoir disparu. Amnésique comme disent les Blancs. D'après le discours de Nina, ce

Kokodji les lui avaient tous bouffés. A leur première rencontre Anichinabémo lui avait ravi le mouvement. Cette fois il avait jeté son dévolu sur sa mémoire. Mais comment un homme peut-il continuer d'être un homme sans un passé, sans une histoire? Et *Nemè*, son père? Saurait-il le retrouver ici? Oui, il était là parmi le groupe. Il s'avança pour lui parler.

- Tu as raison *Mégèskinich*. Nos souvenirs guident nos pas dans le présent et l'homme qui perd sa mémoire ne sait plus comment s'orienter dans la vie. Mais toi tu avais déjà perdu une partie de ta mémoire en exilant un souvenir de ta vie. Certains souvenirs sont si lourds à porter qu'ils creusent un grand vide en nous. Et toute notre vie, aspirée par ce vide, paralysée dans son élan, s'ancre dans le passé, incapable de franchir la limite du présent. Tu vois les souvenirs peuvent tuer un homme tout autant que l'absence de souvenirs.

Tu dois maintenant revenir à ce souvenir que ton cerveau a toujours refusé d'accepter jusqu'ici. Tu dois le revivre et recommencer ta vie à partir de là. Tu ne fais plus qu'un avec la mémoire d'Anichinabémo maintenant mais tu l'ignores car tu n'as plus ta propre mémoire pour naviguer dans la sienne. Les Anciens qui m'entourent ont ramené

mes ossements jusqu'ici pour que je repose près des miens au coeur de notre domaine. Bientôt je t'accompagnerai et te guiderai tout au long de ce voyage difficile et, si tu réussis, tu pourras toi-même ramener ta mère ici et tous les autres enterrés à Pikogan.

Regarde en toi maintenant et tu repèreras le bidon d'essence, rouge dans la nuit. Observe bien la trace du filet d'essence répandu sur la neige et qui avance vers notre maison. Vois nos deux corps étendus par terre, ta mère et moi, engourdis par l'alcool. Reviens maintenant au filet d'essence et remonte-le à nouveau.

Mapachee obéit à son père. Il y avait longtemps qu'il ne l'avait appelé *Mégèskinich* et d'entendre sa voix prononcer son nom indien²² le fit se fondre dans son enfance. Il quitta hélas rapidement ces paysages heureux et redevint cet adolescent enragé de 14 ans, marchant en pleurant dans la neige jusqu'aux genoux. Une voix intérieure lui criait de mettre le feu pour en finir une fois pour toute avec la douleur; l'intolérable spectacle presque quotidien de la déchéance de ses parents, mais surtout le désespoir de ne pouvoir jamais retrouver son bonheur d'enfant jadis cajolé,

²² Il était coutumier de baptiser d'un sobriquet la plupart des enfants en fonction d'un trait de caractère particulier découvert chez eux.

maintenant bafoué, foulé aux pieds dans les excréments, les vomissures et les vieux journaux sales, jaunis.

Pourtant de faibles scrupules retenaient encore son geste lorsque des éclairs de lucidité lui permettaient d'entrevoir l'abomination et la tristesse envahissant toute sa vie future. Pourquoi ne pas s'enfuir en les abandonnant simplement à leur sort? Après tout il n'était pas responsable de leur malheur et n'avait donc pas à le subir malgré lui. La fuite. Le salut des lâches. Mais avec la perspective d'afficher à jamais sur son front la souillure d'être leur fils. Ça non plus il ne pouvait l'envisager sans frémir. Les yeux hagards, il cherchait désespérément de l'aide autour.

Un autre Mapachee se tenait debout derrière lui, le Mapachee qu'il serait, le Mégèskinich adulte, l'oishomme à la double vue, dévoilant la forme cachée des objets familiers. Il aurait tant voulu tendre la main à cet enfant qu'il fut, le tirer de sa tourmente, l'éloigner de ce moment sinistre de son existence. Mais il ne pouvait l'atteindre. Ou plutôt il sentait confusément qu'en cherchant à le détourner de son geste, c'était son propre destin qu'il compromettait. Anichinabémo avait décidé de purifier son peuple par le feu et lui, le jeune Mapachee, petit pêcheur innocent, serait l'instrument de sa médecine impitoyable.

Envahi par le doute et suant l'effroi, le jeune adolescent se retourna brusquement et aperçut l'autre Mapachee, la

statue de ce qu'il deviendrait plus tard. Sans le reconnaître il éprouva immédiatement une chaude sympathie pour ce personnage au visage empreint de douleur. Celui-ci pointa du doigt la fenêtre à la maison de Nina. C'est alors que le jeune Mégèskinich aperçut la tête de la vieille femme bouger derrière son rideau. Elle l'écarta et se mit à le fixer intensément.

- Fais-le Mapachee. Tu dois le faire. C'est le chemin par lequel passe ton bonheur, celui de tes parents et de beaucoup d'autres encore parmi les tiens. Allume la flamme de la magie. C'est Anichinabémo qui le demande. Je m'occuperai de toi par la suite. Il ne t'arrivera rien tant que tu nous feras confiance.

Le jeune Mapachee regarda à nouveau l'étranger merveilleux, cherchant une approbation. Après une longue attente, l'autre finit par esquisser un geste de la tête, comme à regret, qu'on pouvait imaginer être un acquiescement. Il n'en fallait pas plus pour décider l'enfant troublé. Il chercha le briquet dans sa poche, alluma une écorce de bouleau et la jeta sur la traînée de pétrole dans la neige.

Dès que l'essence prit feu, zébrant la nuit de son éclair rougeâtre, l'étranger sentit une violente décharge lui transpercer le cerveau. Un nouveau cratère éclatait dans son corps le mitraillant de lave bouillonnante. Mais cette

fois-ci chaque spasme du volcan ramenait en surface un flot de souvenirs perdus au fond de sa mémoire.

Tout lui revenait avec une netteté et un luxe de détails radieux. Les couleurs, les sons, les odeurs, les paroles; chacun des morceaux du casse-tête retrouvait sa place pendant que la trame du film de sa vie se retissait dans sa tête. Peu de temps après, son corps actuel, secoué de convulsions se tordait dans la neige subissant une étonnante transformation. Il rajeunissait, ressemblant à chaque instant davantage au malingre gamin de 14 ans qui devant lui ébahi, se regardait réintégrer son enveloppe originale.

Derrière le mur de flammes léchant la maison, personne ne remarqua deux ombres s'envoler dans le ciel embrasé. Ils tournoyèrent un instant au-dessus des deux Mapachee, s'approchèrent derrière eux doucement les prirent tous deux par la main et les joignirent ensemble dans le même cerveau.

Le volcan dans sa tête se calma peu à peu et le filet de bave s'arrêta de couler de sa bouche. Mapachee à demi inconscient gisait étendu sur le sol recouvert de neige pendant que ses parents continuaient de l'observer en silence. D'autres ombres s'assemblèrent autour d'eux et bientôt ils furent près d'une douzaine à faire cercle autour du jeune homme immobile.

Nina sortit alors de sa maison et leur fit signe à tous de s'approcher du corps inerte de *Mégèskinich*. La première elle le toucha du bout de son bâton et par la suite chacun des Anciens revêtu d'ombre s'avança vers lui et fit de même.

Chaque fois qu'un bâton lui touchait un membre, Mapachee réagissait en sursautant. C'était comme si une autre salve de feu lui brûlait à nouveau la mémoire. A chaque fois tout un lot d'images des temps révolus prenait place dans sa tête s'y creusant une niche près des autres souvenirs ayant déjà pris leur place. Toujours le voyage. Un peuple constamment en marche, sur l'eau, la neige et dans les sentiers, traversait les plis et replis de sa mémoire. Les brigades de fourrures, la longue file des canots de maître glissant silencieusement sur la rivière Abitibi; les courriers, à pied et à rame, relayant les postes de traite; les villages de tentes, montés en une soirée, démontés en une matinée, piquant de taches blanchâtres la robe verte et bleue des paysages d'été; les veillées autour du feu, l'odeur du thé se mêlant à celle du tabac parmi les *Windigos* tournoyant furieusement dans le discours des vieux ...

A son réveil, il faisait jour depuis longtemps. Ce retour dans son passé d'adolescent lui avait laissé un peu d'écume séchée à la bouche et une lourdeur au cerveau,

au point de presque le paralyser. Mapachee ignorait comment il s'était retrouvé derrière le site de l'ancienne maison de ses parents, prostré face contre sol dans le petit matin humide et glacial. Pourtant il n'avait ni bu, ni fumé d'herbe. Il ne touchait plus à ces choses depuis longtemps. A sa grande surprise, il reconnaît maintenant tous les objets des alentours. Il peut également identifier les occupants de chacune des maisons qu'il voit, le nom de tous les visages qu'il croise et même des épisodes de leur propre vie, avant même sa propre naissance, lui reviennent lorsqu'il les salue.

La mémoire lui est donc revenue. Sa vie prend un sens parmi celles des autres. Il sait d'où il vient. Mais il sait que les autres savent aussi. Le feu à la maison de ses parents l'hiver de ses 14 ans, la longue attente, figé comme une statue devant le magasin d'artisanat lors de son dix-septième printemps. Quelle crédibilité pouvait-il encore avoir parmi les siens? On lui avait épinglé dans le dos l'étiquette des fous et des criminels et on le craignait comme un *Matchi Manido*²³. Comme un animal traqué, il se réfugia à *Matchitéwéia* le temps de réfléchir à tout cela.

A chacune de ses visites à Pikogan il avait remarqué cette distance qu'on mettait poliment mais fermement entre lui et les autres, surtout parmi les membres influents de la

²³ Le Mauvais Esprit, ennemi du Grand Esprit

bande, la nouvelle génération des chefs et des conseillers, ceux qui avaient fréquenté les Blancs un peu plus longtemps que les autres, Wild excepté. Il ne trouvait un peu de sympathie que chez les ivrognes et les drogués notoires, ceux qui avaient laissé tomber toute forme d'ambition, les exclus.

La reconquête de sa mémoire lui permettait de comprendre pourquoi il en était ainsi; personne ne voulait se compromettre avec un parricide. Toute sa vie d'ailleurs ne portait-elle pas la marque d'un enfant maudit du destin. Sa transformation en statue n'était-elle pas une sorte d'aveu public de sa faute?

Personne évidemment ne pouvait remonter à l'origine millénaire de son geste; pas plus que lui d'ailleurs avant qu'il n'accède à la mémoire des Anciens lors de l'avance du volcan en lui. Nina (et quelques-uns parmi les vieux sur la réserve) toute sa vie avait témoigné de l'histoire passée de ce peuple. Elle le voyait impuissante tourner en rond depuis deux et maintenant trois générations, de plus en plus ignorant au fur et à mesure qu'il s'instruisait. Et chaque année le cercle aimant des initiés se rétrécissait davantage. Les jeunes, l'avenir de la nation, s'éloignaient irrémédiablement, dilués dans l'anonymat des villes, laissant sur la réserve de plus en plus d'étourdis, toupies tournant de plus en plus vite sur elles-mêmes.

Ayant perdu son âme, ce peuple avait aussi perdu le goût même de survivre. Mapachee devait le forcer à reprendre vie, à retrouver le besoin de soi-même. Assis sur le gros rocher tripède de Matchitéwéia, c'est du moins ce qu'il avait cru saisir au vol lorsque le vent courait autour de lui comme un chien réclamant qu'on le suive.

Seul sur son île, subitement électrisé par cette découverte, il crayonna à toute vitesse les images familières voltigeant tout autour de lui. Bouts de papier, d'écorce de bouleau, de toile de tente, transformés en histoires de l'Histoire. Tout droit venue du monde des Anciens au-dessus de Matchitéwéia; le mince fil du tranchant d'un voilier d'outardes déchirant la pure nudité du ciel; canots-messagers avironnés par l'eau, l'air et la neige de tout le pays enfermé entre l'écorce et les varangues, lacé sous les plats-bords, courbé dans l'étrave; et puis surtout le petit bonhomme de broche dansant dans le cœur d'une statue fichée au sommet d'une pierre errante. Figures, images qui chantaient au bout de son crayon et de ses couleurs. Anichinabémo... criant de toute sa force granitique, la main tendue, sommant ce peuple de s'arrêter de tourner en rond, le forçant à s'asseoir et à rêver, en portant bien haut sur ses épaules sa langue verbeuse et sa geste cyclique, comme les trois minuscules porteurs de *Matchitéwéia* assurent de leurs frêles épaules l'équilibre d'un immense pays sur un rocher.

Quelques jours plus tard, roulant ses croquis dans son sac de voyage, il repartit pour Pikogan, bien convaincu cette fois de posséder la clé pour trafiquer les serrures et s'emparer des coeurs de toute la bande là-bas.

Matchitéwéia

Après quelques jours passés au village, il dut se rendre à l'évidence qu'il ne convaincrait personne. On se moquait carrément de ses esquisses. Tout au plus le gratifiait-on d'un petit grognement interrogateur, manifestant par là un soupçon d'intérêt pour une ébauche très grossière de ce qui aurait pu être une oeuvre précieuse. Que des gribouillages informes, des balbutiements maladroits. Pourtant ses yeux à lui *Mégèskinich* devinaient bien l'éclat des couleurs absentes et la sobriété émouvante des lignes sous les économies du trait noir. Assurément la forme et le style trahissaient son inexpérience mais la puissance de l'image rachetait bien les rugosités du dessin.

Même Wild se fit réservé. Pourtant ce dernier en savait beaucoup au sujet du chemin souterrain ayant conduit aux mystérieux croquis de son ami. Il ne pouvait avoir oublié les paroles de Nina dans le camp de chasse où tout avait commencé. Wild aurait dû pouvoir deviner ce qu'il ne pouvait voir. Au-delà de cartes postales mal dégrossies, l'histoire de sa vie et à travers elle, l'histoire en marche de tout le peuple algonquin. Devant le silence poli de Wild contemplant ses oeuvres, Mapachee fut d'abord tenté de lui fournir des explications, quelques pistes lui permettant de remonter jusqu'au sens caché derrière le brouillard des formes gauches. Se ravisant, il préféra se taire lui aussi.

Si son message ne s'imposait pas de lui-même, mieux valait ne pas essayer de s'en faire l'interprète.

Wild reconnut tout de même certains indices. Le démon caché dans la roche mystérieuse de Matchitéwéïa lui échappa, mais il fit quelques allusions à Nina, suggérant sa présence parmi les oishommes volant en flèche au dessus des eaux calmes du lac Abitibi. Mapachee en eut le coeur palpitant, comme si tout le travail de ses mains, de son imagination, enfoui dans une obscure solitude, avait pu enfin fleurir au soleil d'un autre. Mais il n'en laissa rien paraître. Finalement pour dissiper le malaise du silence entre eux ils passèrent à un autre sujet et tombèrent d'accord pour se rendre ensemble tous les deux à *Matchitéwéïa* pendant le prochain congé de Wild, deux jours plus tard.

On était à la fin octobre. L'automne avançait à pas pesants sur le pays, chassant l'été à coups de bourrasques de pluie drue; Mapachee devait envisager de quitter la presqu'île pour l'hiver à cause des conditions précaires de son installation là-bas et de l'incertitude des glaces pendant les quelques semaines à venir. Ce serait probablement sa dernière visite cette année. Il avait projeté s'installer sur la réserve pour l'hiver mais comment supporter les sarcasmes et l'indifférence dont il se sentait l'objet? L'âme en peine, il se promenait solitaire dans le

village, son sac rempli de dessins sous le bras, ballant aux quatre vents comme la promesse d'un miracle qui ne s'est pas pointé au rendez-vous.

Wild quant à lui menait fermement sa "carrière". Il travaillait maintenant pour le nouveau conseil de bande et gravissait rapidement les échelons grâce aux succès remportés dernièrement face au gouvernement fédéral dans le dossier des revendications territoriales dont on l'avait chargé à ses débuts dans cet emploi.

Aussi l'installation et les occupations de *Mégèskinich* à *Matchitéwéia* lui parurent au départ saugrenues. Même chose pour tous les mirages de son ami à propos des Anciens qui pouvaient "voler" dans l'espace et dans le temps mais qui, dans les faits, mouraient de faim à chaque printemps, ou pis encore, d'une simple grippe en plein été. Mais ces Anciens possédaient une richesse inouïe dont il ne faisait que commencer à réaliser l'ampleur: la terre. Le territoire.

Cette terre sur laquelle les vieux n'avaient rien fait de mieux que de l'arpenter en tous sens, pour y survivre d'un hiver à l'autre sans pouvoir penser plus loin que les deux ou trois prochains jours à venir, tant la vie y était difficile, incertaine; et bien cette terre aujourd'hui valait des milliards!

Les Blancs étaient venus, avaient rasé des forêts entières, privant sans vergogne de leurs terrains de chasse presque toutes les familles du clan; fouillant les entrailles de la terre comme des taupes gigantesques, polluant l'eau et le sol et ensuite la nourriture des Indiens, poissons et animaux à poils et à plumes, pour ne leur laisser qu'un parc à bétail baptisé "Pikogan", et des chèques d'assistance sociales qu'ils iraient dépenser dans les magasins des Blancs. Comme quoi l'argent donné retombe toujours dans la poche des Blancs.

Les Cris des terres du Nord leur avaient montré la voie. N'ayant pas comme les Algonquins une longue histoire derrière eux d'usurpation de leur territoire, ils avaient négocié pouce par pouce l'avance des troupes capitalistes sur leurs terres de chasse. Naguère la plus oubliée des pleuplades indiennes du Québec, les Cris étaient aujourd'hui les plus riches et les plus puissants. Jadis pauvres migrants à la poursuite du caribou, clairsemés dans un des déserts les plus rudes du monde, ils se pavanaient maintenant dans les rues de Val d'Or, les poches bourrées d'argent, s'attirant les sourires avenants et les courbettes des marchands, dont certains poussaient même la sollicitation jusqu'à placarder leurs vitrines d'affiches en caractères cunéiformes cris²⁴.

²⁴ En réalité, un alphabet inventé par les missionnaires blancs.

Si la taïga parcimonieuse de la Baie James valait des millions, combien plus pouvaient valoir les forêts, le sous-sol et les lacs innombrables de l'Abitibi? L'homme blanc y était venu, s'était épuisé en un combat de géant pour soumettre le pays à sa main, bloquant ses plus larges rivières, décidant de leur cours et de leur débit selon sa fantaisie, couvrant d'asphalte des forêts entières, électrifiant la nuit d'une clarté plus brillante que tous les astres du ciel réunis et parcourant même ce ciel à bord d'oiseaux de fer assez gros pour contenir toute la population du village de Pikogan!

Le Blanc n'avait oublié qu'un tout petit détail en déployant son génie laborieux. Ce pays-là appartenait aux Indiens avant qu'il n'y mette dedans sa scie mécanique et sa dynamite. Et maintenant c'était au tour de l'Indien à parler. En dépit de sa longue agonie, le peuple a appris lui aussi à parler. La langue des Blancs s'entend. La langue de l'argent. Les verbes sont des chèques, les mots des dollars et les dissertations prennent la forme d'un relevé de comptes de banque. L'homme blanc a transformé le pays en un supermarché. Il a bien rempli son panier de provisions de tout ce qu'il a trouvé dans les tablettes. Il est temps maintenant pour lui de passer à la caisse, où l'attend un gérant à peau rouge, à cheveux noirs et aux yeux de charbon impénétrables.

C'est sur des rêves de ce genre que Wild s'endort ce soir, comme à presque tous les soirs depuis quelques mois. Pour l'instant il ne s'agit que de rêves. Faudrait être naïf pour s'imaginer que les Blancs vont reconnaître gentiment leur erreur à propos du « petit détail » oublié lorsqu'ils ont déferlé sur le pays il y a cent ans. Wild a bien l'intention de leur appliquer la loi du "donnant-donnant" qu'ils leur ont si longtemps servi: des fusils contre les fourrures, des médailles et du bien-être social contre le silence. Combien maintenant contre l'hydro-électricité? Les mines? Le papier-journal?

Jusqu'ici ils n'ont eu qu'à prendre sans rien donner. Comment les convaincre que dans les faits ils achetaient à crédit? Wild ne sait pas par quel bout s'attaquer à ce problème, mais ce soir son instinct lui souffle que la solution passe par *Matchitéwéïa*.

En consultant les vieux et en fouillant dans les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il a pu déterminer que tous les anciens territoires de trappe rayonnaient à partir de cette presqu'île. Que c'était également là le point de rencontre estival avec les Cris du Nord, le lieu des échanges par les liens du sang entre les deux peuples, qui ainsi se renforçaient génétiquement l'un et l'autre. *Matchitéwéïa* c'était l'arrivée et le départ du temps, le berceau et cimetière de la nation, là où la boucle se

boucle. Déraciné ici à Pikogan, le peuple y vivait en orphelinat. Avant de réclamer son droit à la succession, il lui fallait d'abord prouver sa filiation.

Mais comment convaincre ceux d'ici de retourner là-bas? Seuls les vieux en conservaient un vague souvenir, un paradis perdu embelli par la nostalgie de leurs fières années de jeunesse. Les jeunes pour la plupart n'avaient pas la moindre idée de l'importance de ce lieu dans l'histoire du peuple. Les emmener là-bas ne convaincrait personne. Ils n'y trouveraient qu'une petite pointe rocheuse désolée, affleurant à peine au-dessus de l'eau, surmontée d'une clairière en friche où s'étend un vieux cimetière envahi par la végétation dont la moitié des pierres tombales gisent écroulées sous les hautes herbes ... Et la petite cabane de Mégèskinich.

Fragilement ancrée au sol, battue par tous les vents, mouillée par la pluie, desséchée par le soleil, elle résiste comme le peuple Algonquin lui-même. Fragile, inconfortable, mais increvable.

Par quels chemins mystérieux ou diaboliques Mapachee en était-il arrivé là, Wild l'ignorait ou aimait mieux ne pas le savoir. Il devinait bien une partie de la vérité en se laissant arracher au sol par les dessins un peu naïfs façonnés par son ami. Cependant il se refusait à admettre que la maladie de Mapachee pouvait lui apporter d'extraordinaires

épisodes de clairvoyance en dépit des apparences qui le faisaient passer pour fou.

En se rendant au lac Abitibi avec lui, Wild espérait vaguement réunir ensemble un passé qui semblait bien réel à Mapachee et sa propre vision d'un peuple fier et riche, après de fructueuses négociations territoriales.

Il amena avec lui son père et son oncle, nés là-bas, témoins vivants des légendes dont se réclamait Mapachee mais tout de même assez réalistes pour tirer leur subsistance du commerce avec les Blancs.

Une place sur terre

Il ne se souvenait pas être jamais allé à la "Pointe-aux-Indiens" comme l'appellent les Blancs des environs, malgré que son père affirma l'y avoir amené quelques fois jeune enfant, dans ses bras, cueillir le fruit des senelliers, une espèce unique à cet endroit sous ces latitudes. Il eut un choc en abordant car l'endroit était beaucoup plus petit qu'il ne l'avait imaginé. A peine assez d'espace pour piquer une -douzaine de tentes. Mapachee avait dressé la sienne un peu en retrait au flanc de la colline où trônait jadis l'église du village.

Cette première visite de Wild ne dura guère plus de deux heures. Les vieux firent rapidement visiter les lieux au jeune "cadre" du conseil de bande, visiblement déçu par le peu d'envergure de l'endroit. Son père et son oncle eux, n'y ayant pas mis les pieds depuis près de trente ans, n'en revenaient pas des ravages infligés par l'usure du temps. Ainsi en serait-il de leur vie trente ans après leur mort!

Les broussailles avaient recouvert toutes les prairies et les clairières des alentours; les sentiers reliant l'un à l'autre les divers campements familiaux avaient disparu sous la futaie; les vagues avaient si bien érodé la presqu'île voisine qu'elle était maintenant devenue une île. Comment concilier le souvenir du *Matchitéwéia* de jadis, son poste de traite, son église imposante, sa flottille de canots et les

centaines de tentes étalées en grains de chapelet autour des rives environnantes avec la désolation actuelle du petit carré de sol épargné par la végétation à l'extrémité de la presqu'île? Il n'y avait guère de chance d'arriver à représenter aux yeux de Wild l'ancienne grandeur de ces lieux. Le laissant à ses pensées moroses ils s'éloignèrent graduellement de lui.

Pourtant, gravissant la côte menant au cimetière ils ne purent s'empêcher de recevoir en pleine face tout un flot d'images bien vivantes d'autant plus précieuses qu'ils les avaient crues oubliées. Les époussetant ou dégageant l'herbe les dissimulant, ils se mirent à déchiffrer les épitaphes sur les pierres tombales.

Des grands-oncles, des soeurs, des enfants même leur apparurent un à un avec une netteté foudroyante, comme si la soudaineté de ces souvenirs inattendus leur avait redonné intactes toutes les émotions ressenties en apprivoisant ces êtres qu'on a aimés puis qu'on n'a pas eu le choix d'oublier, la mort venue.

Extérieurement il n'y paraissait rien. Pourtant leur âme ébranlée tremblait sur ses pieds en épelant péniblement certains noms. Toujours ces mêmes regrets de ne pas avoir, de leur vivant, été assez présent, assez aimant, assez pris de temps, assez gratté le mystère de ses morts. Wild ne voyait pas ces deux petites âmes pleurer

silencieusement en se tenant par la main comme de petits enfants tristes, lorsqu'ils échangeaient un regard à chaque découverte d'un souvenir particulièrement difficile de leur vie passée.

Mégèskinich lui voyait. Il entendait aussi une calme plainte monter des ossements enterrés sous le sol et entourer telle une ombre les silhouettes courbées des deux vieux agenouillés au-dessus d'une stèle affalée sur le sol. Souvent dans les mois précédents il l'avait entendue cette plainte sourdissant des profondeurs de la terre, mais il n'avait jamais vu les morts sortir un à un de leur tombe pour venir consoler leurs contemporains, courbés par les remords de ne pas avoir assez fait pour eux pendant qu'ils le pouvaient. Il vit aussi Nina au milieu d'eux lui criant "*Pijan!* " pour l'enjoindre de venir lui aussi prendre sa place dans le cercle des ombres se formant autour des deux vieux pendant que Wild s'éloignait déjà vers la rive du lac.

- Il manque ton père et ta mère, lui chuchota Nina à l'oreille.

Les vieux peu à peu comprirent que tous les comptes n'étaient pas réglés avec leurs morts, qu'ils ne pouvaient les abandonner ici à leur sort dans la solitude glacée de l'indifférence. Leur décision était déjà prise lorsqu'ils rejoignirent Wild près du canot : ils reviendraient à *Matchitéwéia* l'été prochain!

Laissant Mégèskinich sur place, il lui recommandèrent de bien veiller sur leurs morts car ils leur étaient précieux. Mais le jeune homme ne pouvait oublier que ses morts à lui n'étaient pas ici mais enterrés dans le cimetière de la réserve loin de tous les ancêtres. Le geste des oies de Odjimikens Frank lui avait montré ce qui lui restait à faire.

Il eut encore quelques crises; des visites inopinées d'Anichinabémo réclamant son dû. Parfois il s'annonçait au son des tintements métalliques du petit bonhomme de broche, parfois au sifflement d'ailes des outardes quand elles nous prennent par derrière sans s'annoncer; mais le plus souvent sous forme d'une rumeur sourde, tellurique, grondant dans sa tête, éruptant ensuite dans ses oreilles, pour le laisser finalement choir sur le sol, un filet de lave brûlante coulant de sa bouche.

Chaque fois c'était un autre passage. Nageant au milieu des fosses sous-marines dans le corps des poissons; incrusté dans la pierre des falaises, soutenant l'assaut interminable des vagues venant du lac; caché sous la carapace des insectes, fouillant la terre et déjouant les pièges des toiles d'araignées; collé sur le poil hérissé des orignaux en rut, galopant sous le fouet des premières gelées de Pré-hiver vers la parade et la magie des museaux enivrés des parfums de l'urine.

Chaque fois c'était une autre peinture. Car il avait amené des couleurs avec lui cette fois. Un humble nécessaire à aquarelle dérobé à l'un des enfants de Pikogan. Autant ses premiers "*sketchs*" lui étaient venus sans efforts, autant maintenant il éprouvait de la difficulté à trouver une voie lui permettant de communiquer aux autres ses expériences. Retouchant sans cesse la ligne du dessin, cherchant la lumière invisible derrière les couleurs, il oubliait complètement le sujet, digressant selon l'inspiration du moment sur la courbe d'un arbre ou les reflets célestes. Perfectionnant les détails, il perdait en cohésion et aucune unité ne semblait lier ensemble les éléments de ses compositions. Mais il ne s'en souciait guère, tout à la joie d'avoir allumé quelques étincelles de vie vibrantes et chaudes sous les couleurs encore humides.

Lorsqu'en novembre, pour la première fois de la saison, la neige commença à vouloir cacher définitivement le sol, il s'envola vers Pikogan, faute d'avoir trouvé une meilleure *ouache* où hiberner.

Wild l'accueillit chez lui pendant quelque temps. Assez curieusement, il s'intéressait maintenant plus à sa peinture. Pourtant lui, Mapachee, en était de plus en plus découragé. Ces longues heures passées à recommencer dix fois le tracé d'un visage pour faire ressortir l'image derrière l'image l'épuisaient. Il ne s'y livrait que par souci

de ne pas désobéir à ce qui semblait être le souhait d'Anichinabémo dont il craignait les sautes d'humeur.

Pourtant les autres aussi commençaient à prendre goût aux petites histoires qu'il racontait dans ses peintures. Plus une oeuvre le désappointait et plus elle semblait recueillir les commentaires favorables. Il commençait à se demander si les gens n'apprécient une création que dans la mesure où elle mendie un peu de compassion, suant d'imperfections sous les yeux des passants.

Wild lui de son côté venait d'accomplir un grand saut dans ce qu'il appelait sa "carrière". Il avait été élu chef de bande aux dernières élections à la fin de Pré-hiver. Les appâtant avec des miettes de pouvoir, il distribuait généreusement les faveurs parmi ses amis, sur lesquels il pourrait asseoir sa propre autorité par la suite. C'est ainsi qu'il offrit à Mapachee un petit emploi à temps partiel à la station de radio communautaire de la réserve.

En théorie c'était une émission de potinages comme la plupart de celles figurant à la programmation. Entre deux disques on glosait sur les dernières rumeurs mondaines, on annonçait les mariages, la météo (très important la météo, à toutes les demi-heures fallait y revenir), les décès et... bien sûr les succès du nouveau conseil de bande à obtenir des subventions du gouvernement sous un prétexte ou un autre. Une seule règle s'imposait aux

divers animateurs: on devait utiliser exclusivement l'algonquin ou le cri pour s'exprimer.

Mapachee n'avait aucune habileté pour ce genre de chose. Ce serait même le dernier métier qu'il aurait exercé pour se sortir de la misère. Pourtant, un peu pour échapper aux tourments de la peinture ou de l'ennui, il accepta.

Le plus difficile, contrairement à ses attentes, ne fut pas de trouver des sujets de conversation avec ses interlocuteurs imaginaires (qui sait peut-être n'y avait-il personne écoutant son émission?) mais bien de s'exprimer en algonquin uniquement.

Auparavant il ne croyait pas si peu maîtriser la langue. Avec ses amis, lorsque les mots ne lui venaient pas facilement, il enfourchait le français ou l'anglais selon l'interlocuteur et poursuivait son idée dans l'autre langue. En fait, cela se produisait si souvent qu'il en était venu à ne presque plus jamais parler algonquin - comme la plupart de ceux de son âge - sauf pour évoquer des souvenirs d'enfance lorsqu'il faisait les 400 coups avec eux ou lorsqu'il chassait et pêchait avec son père.

A la radio les vieux réflexes revenaient et il se surprenait souvent à truffer sa conversation de mots français ou anglais. Alors il se mettait à trébucher, à bégayer et à appeler Dieu à son secours. Car il n'existait ni dictionnaire

ni grammaire écrite pour cette langue. Le « bon parler » n'était sanctionnée que par consensus de la communauté. Mais il était seul. En apparence seulement, puisque c'était précisément dans ces moments-là qu'il se persuadait avoir des milliers d'auditeurs et croulait littéralement sous la gêne. Lorsqu'il achoppait sur une difficulté vraiment insurmontable, il tirait sa révérence en avançant la diffusion du prochain disque.

Pour se sortir de l'impasse, il eut l'idée d'aller jaser avec les vieux dans ses temps libres afin de repolir un peu son parler maternel. *Matchitéwéia*, le seul sujet qu'ils avaient en commun, revenait souvent sur le tapis. L'algonquin lui revenait en même temps que la connaissance intime de ce qu'avait été la presque île auparavant.

Un jour tout naturellement, il invita l'oncle et le père de Wild à son émission pour discuter sur les ondes du bon vieux temps mais surtout de *Matchitéwéia*. Les soixante minutes que duraient son émission lui parurent un quart d'heure. Toute une heure, rien qu'en algonquin pour la première fois depuis ses débuts d'animateur. Il en oublia même complètement la météo. Pourtant personne n'appela au poste pour s'en plaindre. Au contraire, ils appelèrent oui, mais pour en redemander !

Il récidiva à plusieurs reprises pendant la même semaine, amenant d'autres vieux et vieilles à raconter devant son

micro. On insista particulièrement sur l'histoire de la "Pointe des fous", la presqu'île voisine de *Matchitéwéia* - aujourd'hui devenue une île - où dans les années '20 on isolait ceux qui s'enivraient de rhum mêlé à un mauvais brandy, échangé contre les peaux de castor au comptoir de traite. Cela en fit sourire plusieurs et pleurer quelques-uns.

Bientôt le mot se répandit plus vite que tous les ragots dans tout le village. *Matchitéwéia* par ci, *Matchitéwéia* par là. Vraiment il n'y en avait que pour cette "Pointe des Abitibiwinnik" le peuple des Abitibis du lac Abitibi.

La rumeur effleura évidemment aussi les oreilles du conseil de bande et le sujet fut à l'ordre du jour de la réunion suivante. Entre-temps une grande idée avait germé dans la tête du chef mais il se garda bien d'en parler devant les autres.

Après cette réunion Wild invita son père et son oncle à un souper chez lui pour leur soumettre son plan. Il fallait redonner *Matchitéwéia* aux Abitibiwinnik. Convaincre les gouvernements de leurs droits ancestraux sur le site ne devrait pas poser de problèmes, même si on les en avait délogés au début du XX^e siècle pour les caser dans deux réserves différentes, à Pikogan au Québec et à Wagushik

(Golden Lake) en Ontario. Le site lui-même leur appartenait encore, de fait sinon de droit.

La reconquête du territoire des Abitibis, hectare par hectare, commencerait donc par *Matchitéwéia*, là où l'histoire des Algonquins du lac Abitibi avait aussi commencé. Une fois les droits sur le site bien légitimés, il serait facile ensuite de justifier des revendications sur les territoires de chasse qui lui étaient annexés, vers La Reine, Val Paradis, le lac Turgeon, la rivière Laine et le bassin de l'Harricanaw jusqu'à Hanna Bay. On unirait ainsi les territoires des Algonquins du Sud à ceux des Cris de la Baie James, déjà libérés.

Cette deuxième manche constituerait la vraie bataille, dont l'issue promettait de sérieuses échaffourrées. Mais il fallait d'abord gagner la première si on voulait se donner quelque chance que ce soit.

Wild n'alla pas jusqu'à exposer sa stratégie concernant la deuxième ronde de négociations territoriales. Toutefois il réussit à persuader les trois autres de présenter au nom du conseil de bande une demande de subvention pour "aménager" la Pointe-aux-Indiens en un genre de sanctuaire pour la bande de Pikogan.

Les choses allaient maintenant beaucoup trop vite pour Mapachee, tout encore submergé dans son monde

d'oishommes, dont il ne pouvait parler, mais qu'il essayait maintenant d'offrir aux autres membres du clan par ses peintures. Lors de la rédaction du projet - sous l'étroite supervision du nouveau chef - il écouta poliment les autres rêver tout haut du "développement" souhaité. On voyait haut et grand. L'église, le comptoir de traite, le cimetière; tout serait reconstruit. Les emplacements des différentes familles seraient déboisés, on tracerait à nouveau les sentiers réunissant ensemble tous ces campements. Un quai, un centre d'accueil pour les visiteurs... Une grande fête de retrouvailles annuelles pour tout le peuple Algonquin au mois d'août... *Matchitéwéia* serait à nouveau le roc sur lequel s'appuie la fierté des Anichinabek!

Mais pour que cela soit, il fallait parler la langue des Blancs. Wild rédigea un genre de discours dans cette langue, qu'il appela un "projet". A première vue ça ressemblait à des colonnes de chiffres. En le montrant aux autres il encercla le dernier chiffre au bas de la page: 100 000 dollars. Selon lui ce seul mot résumait tout le "projet" dans la langue des Blancs.

Le « discours » fut posté dans les semaines qui suivirent. Mapachee quant à lui retourna à ses crayons et à ses pinceaux. Il délaissa son émission et s'éloigna peu à peu de ses partenaires dans ce qu'il était convenu d'appeler

"l'Association pour reconstruire *Matchitéwéia*" après avoir réalisé qu'il ne parlait pas très bien ni la langue algonquienne ni la langue des Blancs.

Lentement, péniblement, comme à chacune de ses batailles avec Anichinabémo, il conquiert l'espace de chaque toile. A chaque fois il en émerge épuisé mais plus riche qu'avant, comme au sortir d'un passage. A chaque fois il sent la présence et l'appui de son père, sa mère ou de Nina, guidant sa main lorsqu'elle trace les formes ou les éclaire de couleurs.

Il ne se promène plus sur la réserve avec ses dessins dans son sac de voyage. Il les enveloppe tous dans sa tête maintenant et ils ne le quittent jamais. Cependant, certains (de purs étrangers parfois) lui achètent quelques-unes de ses tentatives pour les traduire en lignes et en couleurs. Wild fut le premier de ceux-là. Il les a fait encadrer et les exhibe fièrement dans son salon. Son père et son oncle l'imitèrent. Puis d'autres et d'autres encore. Il lui faudrait produire sur commande pour satisfaire la demande. Pourtant chaque oeuvre lui semble la dernière. Comment pourrait-il dire plus et mieux qu'il ne le fait maintenant? Il s'étonne toujours en piochant ses esquisses de déterrer sous la surface de chaque oeuvre la semence d'où pourrait en germer plusieurs autres dans l'avenir.

Matchitéwéia est au coeur de plusieurs de ses toiles. Ses toiles... Ce n'est au fond qu'un peu de couleurs sur du coton, mais il lui semble que c'est là sa vraie langue à lui *Mégèskinich* et que par ses histoires il fait plus pour redonner un nom et un visage aux hommes et aux femmes de Pikogan que tous les grands projets écrits dans la langue des Blancs. Mais ça il se garde bien de le dire. Surtout pas à son ami Wild. Il sait combien peut être fragile celui qui veut se poser en colosse. Le jeune chef a besoin de rêver lui aussi mais doit le faire en cachette, son travail ne l'autorisant pas à le faire ouvertement. C'est pourquoi il rêve à travers les peintures de son ami *Mégèskinich*. Il l'a toujours fait d'ailleurs et s'y agrippera toujours plus à l'avenir.

Il ne le sait pas encore et ne le saura peut-être jamais mais c'est bien lui, Wild, la troisième pierre sous le gros rocher, le nid où sommeille *Anichinabémo*. Il aurait sans doute compris cela s'il avait pu assister à la dernière conversation de Nina avec *Mégèskinich*.

- Chaque homme occupe une place en ce monde et passe sa vie à maintenir un équilibre entre les choses, les bêtes et les gens. A travers nos voyages, nos conversations et tout ce que nous apprenons chaque jour de la vie nous tentons, chacun à sa manière, de reconnaître cette place où

notre esprit habite et prend racine dans le monde. Par lassitude, découragement ou simple malchance, très peu d'entre nous y parviennent. Et c'est ainsi que la plupart des hommes ont fini leur vie sans même savoir où elle commence.

Toi *Mégèskinich*, tu connais maintenant ta place en ce monde. Là sous le rocher d'Anichinabémo. Ton esprit peut maintenant se reposer malgré les tempêtes qui déferlent sur ta vie et s'occuper utilement, en soutenant ton rocher de toute la force dont tu es capable.

Wild ignore encore où se trouve sa place. Il court devant lui comme un chien battu attelé au traîneau. Il ne peut emprunter les sentiers qui le mèneraient ici chez lui, sous le rocher. Il n'a même pas idée de leur existence. Mais il t'a, toi le grand oishomme, relayant les marais des Terres du Sud à partir de ceux de la Baie James, volant sous l'aile des Anciens, allongeant de son corps la longue et fine ligne des voiliers déchirant l'horizon d'un bout à l'autre du monde.

Tu le guideras toi qui tricotes le rêve au bout d'un crayon et tu en guideras d'autres encore qui cherchent sans le savoir leur vraie place dans ce monde où la vie n'est qu'un court voyage.

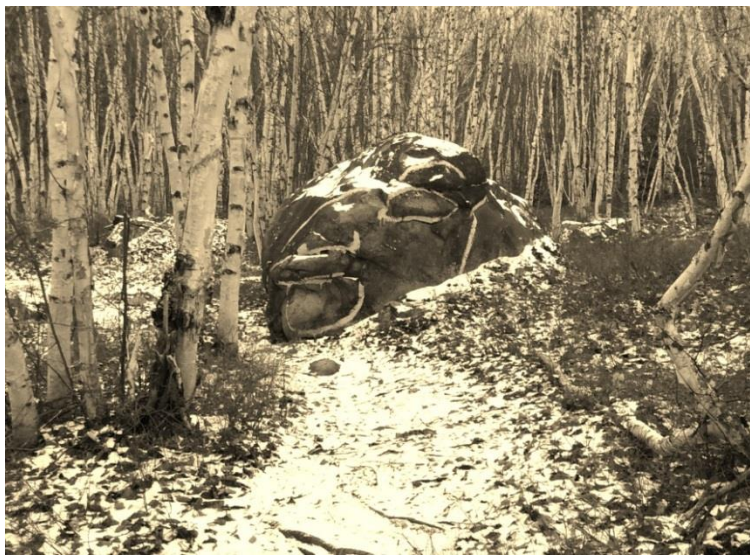
Tu te souviens Mэгèskinich de l'aiguille avec laquelle tu as réussi à tricoter le mouvement dans ton corps. Avec cette aiguille tu pouvais te transporter dans le corps des outardes, des rochers ou des poissons. Tu as appris maintenant que derrière la vie se cache une autre vie. Que derrière chaque objet, que ce soit un couteau ou un canot; derrière chaque bête, que ce soit l'oie Nika ou Mouss l'original; derrière chaque pierre et chaque arbre, il y a une âme tapie sous un voile et qui attend. Elle attend que des sorciers comme toi la dévoilent aux autres. A celui qui sait voir, le caprice des formes dans un objet suggère le nom de ce qui se cache derrière. Ainsi un bosquet d'arbustes échevelés poussant au bord de l'eau laissera paraître sous tes yeux le panache d'un original empêtré dans ses branches et s'abreuvant dans l'eau calme. Il est tout à la fois le buisson et l'animal, passant sans cesse de l'un à l'autre comme la vie et la mort.

Ton aiguille sera maintenant le crayon et tu n'auras qu'à copier sur le papier les formes qui se changent l'une en l'autre. Tu sauras alors qu'il est passé par là, Lui, le fugitif, Anichinabémo, qui emprunte le corps de toutes les créatures pour se couler en elles en un mouvement continu. Car c'est ce qu'il est Anichinabémo. Rien d'autre qu'un mouvement.

Comme *Chawabinonè*, le vent du soleil couchant, qui cherche à faire bouger toute chose devant lui.

Il est coulé dans ta langue, une langue de bras, de mains, de jambes et de pieds, tout en verbes, qui a tout sacrifié à l'amour du geste, l'action sans laquelle on ne peut plus rien dire. Une langue où les attributs d'état conférés aux objets jouent à cache-cache avec le mouvement, passant de l'animé à l'inanimé, comme on passe du masculin au féminin chez les *Wémitchigojik*²⁵, les Français d'Amérique. Cette langue-là tu l'avais perdue au cours de ta jeunesse. Mais tu vas la retrouver en peignant le mouvement. Car c'est lui Anichinabémo, qui va parler dans tes peintures.

²⁵ Les Français d'Amérique



Anichinabémo attend qu'on le réveille...

Le retour des morts

Quelques douzaines de toiles et quelques saisons plus tard, Mapachee revint à Matchitéwéia, là où son coeur avait trouvé place pour grandir. Chaque fois qu'il le pouvait, comme un enfant cherchant le sein de sa mère, il allait se réchauffer sur le dos d'Anichinabémo.

Wild poursuivait sa "carrière" de son côté. Non seulement son "projet" pour Matchitéwéia avait-il réussi à éveiller l'intérêt des Blancs mais aussi celui de toute la bande de Pikogan et même au-delà de la réserve. L'argent coulait à flot maintenant et une partie de la jeunesse désœuvrée du village débarquait à chaque printemps sur la presqu'île pour défricher, essoucher et construire les premières habitations. Au moins une douzaine de plate-formes pour les tentes de toile et contreplaqué se dressaient maintenant sur la pointe. Un beau quai de bois flottait au fond de la baie de l'est, abrité des coups de bélier de Chawabinonè lorsqu'il se déchaîne contre la frêle langue de terre affleurant à peine hors de l'eau. Deux ou trois *freighters* de toile verts y étaient amarrés. D'autres avaient été hissés sur les rives bosselées de cailloux. Chaque semaine voyait sa cargaison de matériaux pour la reconstruction de l'église déchargée au quai puis soulevée à bras-le-corps, portée à l'épaule des hommes aux genoux cagneux jusqu'au promontoire avoisinant le cimetière où

les charpentiers besognaient sous le soleil et la pluie. Les vieux guidaient de leur conseils l'enthousiasme parfois malhabile des jeunes. Les femmes cuisaient la bannique sur des feux allumés en face des tentes et les enfants au corps luisants se baignaient en riant au bout du quai.

L'alcool et les drogues avaient été interdites sur Matchitéwéia et ceux qui tentaient d'ignorer cette règle se voyaient expulser sur-le-champ. Chaque soir de beau temps voyait se rassembler les jeunes autour d'un feu et à la brunante les vieux les rejoignaient. Buvant du thé très fort et très sucré chacun se mettait à raconter les difficultés et les douceurs de la journée. S'accrochant à un détail particulièrement évocateur pour lui, un des vieux se mettait tout à coup en branle. Peu à peu les autres voix faisaient silence devant la sienne alors que de sa parole chevrotante montaient des bribes de ce que fut jadis la vie sur Matchitéwéia. Les jeunes n'en revenaient pas d'avoir si mal connu la vie de ceux qui les avaient précédés dans l'histoire de la bande. Ils avaient l'impression de s'être fait voler une partie d'eux-mêmes pendant leur jeunesse insouciante.

Le plus souvent Mapachee, s'approchant par derrière sans que personne ne remarque sa présence, assistait à ces conversations nocturnes. Etait-il seul à s'en apercevoir, il lui arrivait parfois de sentir une ombre pénétrer dans la

bouche du vieillard sans que celui-ci ne bronche le moins. Subitement la voix perdait son hésitation. Le discours alors galopait dans le temps et fouettait la mémoire de l'aîné. C'était à ce signe surtout qu'on reconnaissait l'arrivée d'Anichinabémo. Dans ces moments-là, le grand capitaine, naviguant au milieu du flot des paroles, conduisait son peuple là où il le voulait.

C'est ainsi qu'il avait inspiré à l'un de ces aînés de parler du retour des morts à Matchitéwéia. Ce personnage suggéra que les Anichinabeks morts et enterrés à Pikogan devaient beaucoup manquer aux Anciens reposant dans le cimetière de la presqu'île. Cette idée s'empara de tout le monde et les conduisit à demander le déménagement des sépultures vers Matchitéwéia. On en fit la demande formelle au chef et celui-ci, d'abord surpris et réticent, finit par introduire cette mesure dans l'une des "étapes" de son "projet", se limitant toutefois à ceux qui avaient pu fréquenter de leur vivant certains des Anciens de Matchitéwéia. Mapachee n'eut pas de mal à le convaincre de ramener les ossements de son père et sa mère au cimetière de la presqu'île.

Depuis le retour de ses parents avec lui, il prenait grand soin du cimetière, fauchant vaillamment les orties et la bardane qui à chaque quinzaine renouvelaient leur assaut sur les pierres tombales. Il ressentait une paix

réconfortante dans son coeur à faire ce travail pourtant pénible.

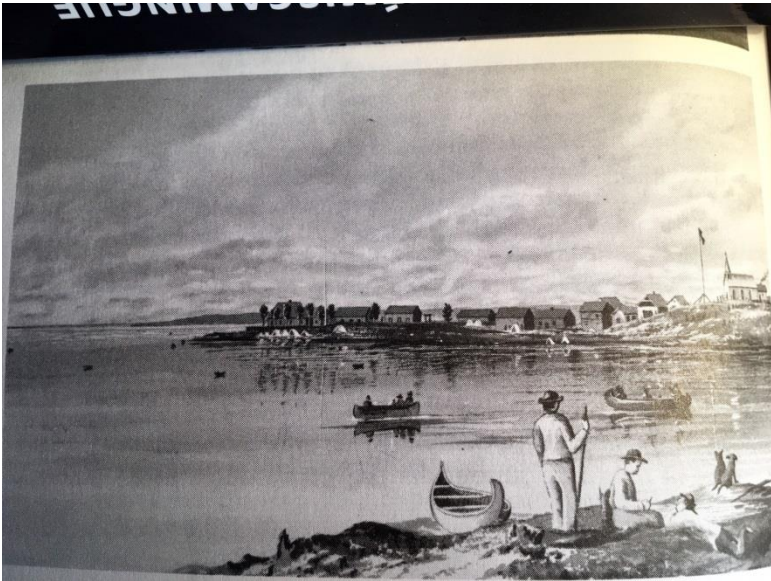
Ses crises - l'épuisant tintamarre d'Anichinabémo lorsqu'il venait le visiter - s'espaçaient de plus en plus à mesure que croissait sa certitude d'avoir corrigé la trajectoire de ses parents. Perdus au bout d'une piste qui ne menait nulle part, il les avait ramenés ici à Matchitéwéia, où avait commencé leur vie et où ensemble à nouveau réunis, ils repartiraient vers des terres de chasse plus généreuses, vers ce pays qui avait "grandi" sous les soins des générations passées et que les nouvelles générations laisseraient elles aussi grandir avec elles.



Anichinabémo nourri par les quatre éléments : eau, terre, air feu. Interprétation libre d'une toile de Frank Polson, artiste algonquin de la réserve de Timiskaming.

La dernière des trois pierres

Devant lui le lac Abitibi étalait le calme de ses larges eaux. Chawabinonè s'était en allé sans bruit, agitant les feuilles des arbres devant soi, emportant avec lui l'histoire de Mapachee, pressé de la souffler à l'oreille de l'un ou l'autre des hommes de ces pays où l'on sait écouter le vent.



Fort Abitibi en 1887 comptoir de la Cie de la Baie d'Hudson, vue de la Pointe-des-Fous²⁶

²⁶ . Peinture du père Charles-Marie Paradis, omi,

Au loin vers le soleil couchant, un petit point noir se rapprochait du rocher où se tenait Mégèskinich. Il faisait souvent ce rêve d'une flottille de canots, tous d'écorce de bouleau, montés par ces hommes et ces femmes ayant vécu au temps de sa grand-mère à la berceuse et qui, tranquillement, revenaient à leur île pour venir saluer la roche mystérieuse. Silencieux et graves, ils s'arrêtaient devant lui, sans descendre à terre, et le contemplaient assis sur le dos d'Anichinabémo.

Dans leurs yeux tristes Mégèskinich pouvait quand même lire leur espoir de voir un jour toute la bande revenir à la Pointe pour habiter avec les Anciens. Ils repartaient ensuite à coups silencieux d'aviron qui ne ridaient même pas la surface placide du lac.

Ce soir comme à tous les soirs de cette saison, il retourne à son campement un peu à l'écart des autres, allumer son feu et s'occuper des préparatifs du coucher. Soudain après avoir gravi le sommet de la colline et avoir commencé à descendre le versant du soleil levant, il croit apercevoir un autre petit point noir à l'horizon, semblable à la flottille de canots d'écorce, et s'approchant au large.

Il les distingua bientôt nettement. C'était bien une brigade de canots, Wild en tête, qui s'amenait manifestement sur Matchitéwéia. Peu à peu il les reconnut tous: le père et l'oncle de Wild, tous les membres du conseil de bande et

derrière eux presque tout ce qu'il restait des Anciens à Pikogan.

Dans le premier canot , Wild sortit subitement une grande pancarte qu'il porta à bout de bras bien haut au-dessus de sa tête. Mapachee put bientôt y lire ce qu'on y avait peint en grosses lettres rouges:

"Bienvenue à tous!

Abitibiwinnik Aki: la patrie des Algonquins.

Respectez-la!"

C'était comme s'il portait Anichinabémo sur ses épaules.

Été1995

